

« De la nature, en nous, il force les obstacles »
Réflexion sur les enseignements de l'amour dans
L'École des femmes de Molière

Odile DUSSUD
UNIVERSITÉ WASEDA
EIKOS

Émerveillé par le « trait hardi » d'Agnès qui, avec une « adresse d'esprit » inattendue, a trouvé moyen de lui envoyer une lettre d'amour en présence et à l'insu de son gardien et prétendant Arnolphe, le jeune⁽¹⁾ Horace interrompt son récit et se met un instant à philosopher, usurpant la fonction des deux personnages d'âge mûr qui joutent à coup d'arguments et de sentences (I, 1 et IV,8). Arnolphe et Chrysale disputent du cocuage, des moyens de l'éviter ou de le supporter. Horace, lui, vante la puissance pédagogique de l'amour et les heureuses métamorphoses opérées par l'irruption de ce sentiment dans les cœurs humains, en donnant comme preuve l'inventivité et la soudaine capacité à écrire d'une jeune fille pourtant confinée depuis l'enfance dans la plus stricte ignorance. Il poursuit sa démonstration en lisant et commentant avec enthousiasme le style et les pensées de la lettre reçue.

Placé au centre de la pièce dont il justifie le titre, ce discours de moraliste, pour bref qu'il soit, détone chez un personnage qui partout ailleurs dans la pièce se contente de raconter à Arnolphe les péripéties de son amour et de lui demander de l'aide, sans faire de commentaire généralisant autre que deux lieux communs visant à appuyer ses demandes⁽²⁾. C'est encore un lieu commun qui y est développé, mais auquel Molière donne un sens original, nous le verrons, par les termes employés et le dispositif complexe dans lequel il l'insère. Ce passage est donc doté d'une importance qui incite à s'interroger de plus près sur sa teneur et ses enjeux : en quoi consiste précisément l'action de l'amour : sur quel objet porte-t-elle et pour quel effet ? Quels en sont les moyens et le mode ? La métamorphose est-elle aussi soudaine et absolue qu'Horace l'indique ? Quelle est cette « nature » dont la défaite fait advenir le « naturel » ? Je tâcherai de traiter ces questions tout en examinant de quels autres discours de transformation de soi ces propos d'Horace se démarquent ou se rapprochent.

« L'amour sait-il pas l'art d'aiguiser les esprits ? »

Il le faut avouer, l'amour est un grand maître :

Ce qu'on ne fut jamais il nous enseigne à l'être ;

Et souvent de nos mœurs l'absolu changement
Devient, par ses leçons, l'ouvrage d'un moment ;
De la nature, en nous, il force les obstacles,
Et ses effets soudains ont de l'air des miracles ;
D'un avare à l'instant il fait un libéral,
Un vaillant d'un poltron, un civil d'un brutal ;
Il rend agile à tout l'âme la plus pesante,
Et donne de l'esprit à la plus innocente.

[...]

D'une telle action n'êtes-vous pas surpris ?
L'amour sait-il pas l'art d'aiguiser les esprits ?
Et peut-on me nier que ses flammes puissantes
Ne fassent dans un cœur des choses étonnantes ?

(III, 4, 900-909 ; 918-920)

Dans cet éloge de l'amour précepteur, Molière reprend ce qui était un motif déjà présent au théâtre⁽³⁾. Jean-Michel Pelous signale que c'était « un lieu commun de la tradition platonicienne que d'attribuer à l'amour le pouvoir d'initier à l'intelligence et à la pratique des vertus »⁽⁴⁾. De fait, le *Banquet* de Platon, en grande faveur en Italie d'abord, puis en France, en particulier dans les cercles galants, avait été mis en français et commenté au siècle précédent. Plusieurs passages portent sur l'enseignement de l'amour et en donnent des exemples divers. Ainsi ces mots d'Agathon : « ou ce Dieu est précepteur, l'artisan est excellent & renommé », ou de Phèdre : « Il n'y a celui tant lasche soit-il, que l'amour n'enflambe à vertu », ou encore ce commentaire de Loys Le Roy, le traducteur : « Sans doute Amour est un merveilleux docteur en poésie, & diligent excitateur des esprits endormis. [...] Lon voit au decameron de Bocace plusieurs exemples d'Amour, & entre'autres d'un Cimon, qui de lourdaut, & fol devint sage & adroit par Amour. »⁽⁵⁾ Le motif n'est donc pas nouveau, mais Molière le développe en précisant notamment les modalités de l'action exercée par l'amour.

Selon Horace, donc, agissant à l'intérieur du cœur, lieu central et complet, qui est à la fois organe physique de la vie, siège de la volonté, des désirs et des passions, mais aussi des principales fonctions de l'âme comme l'entendement ou la mémoire⁽⁶⁾, l'amour métamorphose le caractère des amoureux, qu'il améliore en les raffinant par la puissance de ses flammes – à la manière d'un alchimiste⁽⁷⁾ -- : « aiguisant » leur esprit, les libérant de la brutalité et de la pesanteur en rendant leur âme « agile » et leur comportement « civil ». Ce terme de « civil » signale l'aspect éminemment social de cette action. Idée déjà présente en filigrane chez Platon, que Loys Le Roy commentait ainsi :

Or Amour ne donne seulement naissance à toutes creatures : ains leur procure bien & heureusement vivre, mesmement aux hommes qu'il a retirez de la vie sauvage qu'ils menoyent nuds & veluz, parmi les forests & montaignes, aux creux des arbres & des cavernes hideuses, & les a reduits en cette société & douceur civile, les conjoignant premièrement par mariages, puis par affinité & alliances, en apres par la communion des lettres & du langage : enseignant la manière de se nourrir & vestir honnestement, d'edifier maisons, chasteaux, forteresses & villes : de vivre en République avec loix, magistratz, jugemens, avec tant d'ars mécaniques & libéraux.⁽⁸⁾

Libéralité, vaillance, civilité, agilité et finesse d'esprit : Horace envisage cet apport d'abord au niveau moral, mais on peut remarquer que les goûts, volontés, mœurs et fonctions transformés par l'amour étaient défectueux, en ce qu'ils produisaient un enfermement sur soi. Aimer fait sortir les hommes de leur coquille, leur enseignant des vertus qui les ouvrent aux autres. Devenus vaillants ou libéraux, ils peuvent secourir autrui par leur force ou leur argent ; devenus civils, ils peuvent vivre en société sans heurter l'honnêteté, d'intelligence désormais agile, spirituels même, ils peuvent comprendre aisément leurs interlocuteurs, les divertir et leur plaire par des traits d'esprit, c'est-à-dire, finalement, participer au commerce du monde et en renforcer l'agrément.

Cette capacité que procure l'amour de vivre et de plaire en société rappelle les réflexions sur l'honnêteté et la galanterie menées à l'époque dans les cercles précieux. De fait, l'amour joue un certain rôle dans le parachèvement d'un honnête homme en galant homme : en effet, si, d'après Madeleine de Scudéry, « l'air galant » provient d'abord d'une disposition naturelle et de la fréquentation d'un monde choisi, de la Cour et des dames, il est aussi nécessaire, au moins pour un homme, d'avoir éprouvé un sentiment amoureux : ainsi seulement cet homme pourra-t-il obtenir « ce je ne sais quoi galant, qui est répandu en toute la personne qui le possède, soit en son esprit, en ses paroles, en ses actions, ou même en ses habillements ; est ce qui achève les honnêtes gens; ce qui les rend aimables; et ce qui les fait aimer. »⁽⁹⁾ Définissant la vraie honnêteté, le chevalier de Méré élargit aux femmes la nécessité d'avoir aimé :

un galant homme qui s'accoûtume à leurs [les femmes] façons, le desir d'acquérir leurs bonnes grâces, lui fait prendre un tour insinuant, & le rend tout autre ; car enfin c'est de l'amour, que naissent la plupart des vrais agrémens ; & par la même raison jamais une Dame ne sera parfaitement aimable, qu'elle n'ait eu dessein de gagner un honnête homme.⁽¹⁰⁾

L'amour galant amende donc aussi. Cependant le processus de transformation diffère. Madeleine de Scudery et le chevalier de Méré fondent tous deux la métamorphose opérée par l'amour sur le désir de plaire qu'il provoque et qui transforme les amoureux en leur faisant acquérir la technique d'agréer à autrui, pour le plus grand avantage de l'ensemble de leurs relations.⁽¹¹⁾ Or ce n'est pas par un quelconque « dessein » de gagner Horace

qu'Agnès s'est transformée. Comme elle le dit à Arnolphe, son amour lui a été inspiré à son insu et sans qu'elle l'ait voulu⁽¹²⁾. Elle a été instantanément conquise par la beauté de ce jeune homme « bien fait », c'est elle qui l'a remarqué la première⁽¹³⁾, avant même qu'il ne lui retourne son regard, et elle l'a regardé « fixement⁽¹⁴⁾ » toute la longue après-midi qu'a duré leur jeu. Agnès l'affirme d'ailleurs explicitement, Horace s'est fait aimer sans nul effort : « à se faire aimer il n'a point eu de peine » (V, 4, 1540).

Loin de vouloir séduire, elle ignore tout de l'amour, au point d'être incapable de nommer, dans sa lettre, les sentiments qu'elle éprouve : « En vérité, je ne sais ce que vous m'avez fait ; mais je sens que je suis fâchée à mourir de ce qu'on me fait faire contre vous ». Le long échange de révérences avec Horace serait le seul signe qu'elle désire plaire, mais c'est un désir inconscient et non une volonté délibérée : elle raconte l'épisode comme une rivalité de bienséance et d'honnêteté : « Ne voulant point céder, et recevoir l'ennui / Qu'il me pût estimer moins civile que lui. » (II, 6, 501-502). Dans son ignorance du monde, Agnès ne reconnaît même pas que le jeune homme ait spécialement visé à lui plaire : elle évoque la cassette qu'elle a reçue de lui en même temps que l'argent reçu par les serviteurs, comme l'indice d'une générosité large qui rend Horace objectivement aimable⁽¹⁵⁾. Certes, elle manifeste dans sa lettre la « peur de mettre quelque chose qui ne soit pas bien, et d'en dire plus qu'[elle] ne devrai[t] » (III, 4) Mais ce n'est pas, à mon sens, qu'elle craigne de déplaire à Horace, mais plutôt qu'elle redoute de commettre un impair vis-à-vis des usages honnêtes dont elle connaît désormais l'existence⁽¹⁶⁾ : nous avons déjà relevé son goût pour la politesse et le jeu de la civilité.⁽¹⁷⁾

En outre, Horace lui a déjà juré qu'il l'aimait et elle a foi dans les déclarations d'amour et les promesses du jeune homme : « On me dit fort que tous les jeunes hommes sont des trompeurs, qu'il ne les faut point écouter, et que tout ce que vous me dites n'est que pour m'abuser ; mais je vous assure que je n'ai pu encore me figurer cela de vous vous, et je suis si touchée de vos paroles, que je ne saurais croire qu'elles soient menteuses. » (III, 4, lettre d'Agnès). Elle n'a pas et n'a jamais eu à conquérir le jeune homme. Plutôt que l'expression d'une véritable crainte, le doute qu'elle émet juste après : « Dites-moi franchement ce qui en est ; car enfin, comme je suis sans malice, vous auriez le plus grand tort du monde, si vous me trompiez ; et je pense que j'en mourrais de déplaisir » (III, 4, lettre d'Agnès), est une nouvelle occasion d'avouer ses sentiments et une invitation à Horace de répéter les assurances qu'elle a déjà entendues mille fois. Aucun des deux amoureux n'éprouve donc le désir de s'améliorer pour obtenir l'amour de l'autre : ils s'aiment ou se désirent tels qu'ils sont.

Il est cependant un personnage qui cherche à se faire aimer, au point même de se renier, c'est Arnolphe. Lui aussi se prend d'amour sans l'avoir prévu pour la jeune fille qu'Agnès est devenue :

Ciel ! Puisque pour un choix j'ai tant philosophé,
Faut-il de ses appas m'être si fort coiffé ! (III, 5, 993-995)

Agnès lui avait certes inspiré « de l'amour⁽¹⁸⁾ » quand elle avait quatre ans, mais elle était trop jeune pour avoir le charme érotique d'une fille nubile. Il ne l'avait pas aimée par désir physique assumé⁽¹⁹⁾, mais par un choix réfléchi, pour son aptitude à recevoir ses leçons de docilité et d'innocence : le terme d'« amour » étant alors à comprendre dans son sens large, tel que le définit le dictionnaire de l'Académie, en accord avec Descartes⁽²⁰⁾, comme une « affection qu'on a pour un objet que l'on considère comme un bien ». Son affection raisonnée se transforme en passion au cours de la pièce, par jalousie et frustration, mais aussi par l'effet du charme nouveau d'Agnès, capable d'exprimer l'amour et embellie par lui :

Et cependant jamais je ne la vis si belle,
Jamais ses yeux aux miens n'ont paru si perçants,
Jamais je n'eus pour eux des désirs si pressants (IV, 1, 1021-1023)

Passion qui lui fait retracer son histoire autrement qu'il l'avait racontée à Chrysalde : « attraits naissants », « tendresse », tendre espérance », son monologue est parsemé de termes galants, mêlés de façon incongrue à des expressions triviales indiquant la persistance d'un désir de possession métaphorisée par la dévoration : « mitonner pour moi », « enlever jusque sur la moustache⁽²¹⁾ ».

Quoi ? J'aurai dirigé son éducation
Avec tant de tendresse et de précaution,
Je l'aurai fait passer chez moi dès son enfance,
Et j'en aurai chéri la plus tendre espérance,
Mon cœur aura bâti sur ses attraits naissants
Et cru la mitonner pour moi durant treize ans,
Afin qu'un jeune fou dont elle s'amourache
Me la vienne enlever jusque sur la moustache,
Lorsqu'elle est avec moi mariée à demi ! (VI, 1, 1026-1034)

Aussi, quand il se décide à obtenir l'amour d'Agnès, émet-il des propositions maladroitement et comiquement imitées d'expressions ou motifs de la littérature amoureuse du temps, mais avec des dérapages crus qui témoignent surtout de sa violence et de sa brutalité, de son incapacité à se montrer honnête⁽²²⁾ :

Écoute seulement ce soupir amoureux,
Vois ce regard mourant, contemple ma personne,
Et quitte ce morveux et l'amour qu'il te donne.
C'est quelque sort qu'il faut qu'il ait jeté sur toi,

[...]

Sans cesse, nuit et jour, je te caresserai,

Je te bouchonnerai, baiseraï, mangerai ;

[...]

Enfin à mon amour rien ne peut s'égalier :

Quelle preuve veux-tu que je t'en donne, ingrate ?

Me veux-tu voir pleurer ? Veux-tu que je me batte ?

Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux ?

Veux-tu que je me tue ? Oui, dis si tu le veux :

Je suis tout prêt, cruelle, à te prouver ma flamme. (V, 4, 1587-1591, 1594-1595 ; 1599-1604)

Sa volonté de se faire aimer d'une jeune fille désormais pourvue d'esprit et de jugement le transforme, un instant, en idée et à son corps défendant, en un futur mari accommodant, conforme au code galant :

Tout comme tu voudras, tu pourras te conduire :

Je ne m'explique point, et cela, c'est tout dire.

Bas, à part.

Jusqu'où la passion peut-elle faire aller ! (V, 4, 1596-1598)

Il n'en devient pas pour cela plus honnête homme : il devient ridicule.

L'amour ne serait-il pas aussi puissant qu'Horace le dit ? Tel que le conçoivent les mondains de l'époque, il n'a pas la force absolue que lui prête l'admirateur d'Agnès : il est certes nécessaire à la transformation d'une personne en un être véritablement galant, mais c'est seulement un parachèvement. Parvenir à s'incorporer cette seconde nature et à se comporter avec une galanterie naturelle⁽²³⁾ suppose « une honnêteté originelle qui porte à cette transformation et la fait accepter »⁽²⁴⁾. Méré précise : « pour l'acquérir en perfection, il est nécessaire que la nature y contribue, & que l'art, comme partout ailleurs, achève ce qu'elle a commencé : Il faut que le cœur soit noble & l'esprit docile, & les mettre ensuite dans les bonnes voies »⁽²⁵⁾. Ainsi s'explique l'échec d'Arnolphe : son caractère n'a pas été durablement renversé par l'amour à cause de ses défauts trop fondamentalement contraires à l'idéal de l'honnêteté : asocial, railleur et médisant⁽²⁶⁾, centré sur lui-même, brutal, dominateur et possessif, il manque des qualités nécessaires à un galant homme, notamment de la souplesse d'esprit puisqu'il est ancré dans les mêmes idées depuis plus de vingt ans et qu'il se déclare imperméable à tout argument opposé⁽²⁷⁾.

« Un plus beau naturel peut-il se faire voir ? »

La volonté de plaire n'apparaît ainsi dans la pièce que comiquement. L'amour célébré par Horace n'est pas l'amour galant et, parmi les personnages, Agnès seule paraît être un exemple lumineux de la radicalité et de la vitesse des changements que cette passion est capable d'opérer. C'est au moins l'effet que le dispositif de la pièce vise à produire : pour mieux mettre en évidence le contraste entre Agnès formée par Arnolphe et Agnès transformée par l'amour, Molière, dans la première moitié de la pièce, a ingénieusement fait d'abord décrire la jeune fille par Arnolphe avant de la faire s'exprimer elle-même. Tout est fait pour que le spectateur interprète les propos de la pupille d'Arnolphe comme une preuve de l'« innocence » que ce dernier a affirmé lui avoir forgée.

Je la fis élever selon ma politique,
C'est-à-dire ordonnant quels soins on emploierait
Pour la rendre idiote autant qu'il se pourrait.
Dieu merci, le succès a suivi mon attente ;
Et grande, je l'ai vue à tel point innocente,
Que j'ai béni le ciel d'avoir trouvé mon fait,
Pour me faire une femme au gré de mon souhait. (I, 1,136-142)

La lettre constitue un tournant et dans la deuxième moitié de la pièce, Agnès fait preuve d'une inventivité et d'une capacité à raisonner et à contester si opposées à sa simplicité première que certains jugent cette métamorphose invraisemblable pour le public actuel⁽²⁸⁾.

Arnolphe déclare avoir, par son éducation négative⁽²⁹⁾, maintenu la petite fille dans son « innocence » première – comme l'annonce son prénom qui évoque l'agneau, à la fois symbole d'innocence et de docilité extrême⁽³⁰⁾ -- en l'empêchant d'accéder à l'âge de raison⁽³¹⁾ --. Il l'a rendue « idiote » en la privant de savoir -- « ignorant » est le premier synonyme donné pour ce terme dans le dictionnaire de l'Académie⁽³²⁾ --, et « sotte » en l'empêchant de développer son esprit et son jugement jusqu'à lui faire prononcer des paroles ridicules dont il se réjouit⁽³³⁾ --. Il l'a confinée dans la « simplicité » -- « Niaiserie. Trop grande facilité à croire, à se laisser tromper », selon le dictionnaire de l'Académie -- en étouffant son esprit critique par la privation des expériences du monde⁽³⁴⁾. C'est par ce dernier trait qu'Horace caractérise d'abord la jeune fille :

Simple, à la vérité, par l'erreur sans seconde
D'un homme qui la cache au commerce du monde (I, 5, 319-320)

Encadrée par Alain et Georgette, aussi simples qu'elle, n'ayant pour seuls compagnons que de jeunes animaux

fragiles ou des insectes minuscules, elle donne seulement des marques de sensibilité de cœur et de corps : pleurant le petit chat ou le poulet qu'on égorge, se plaignant de la morsure des puces la nuit qui l'empêchent de dormir. Atrophiée dans sa raison, son imagination et sa volonté propre, infantilisée et presque animalisée, elle semble dénuée de présence d'esprit, n'être qu'une machine qui se satisfait d'exister et de travailler, sans rêver à rien d'autre : au début de sa deuxième conversation avec son tuteur, elle ne fait que reprendre les mots des questions, comme si elle était incapable d'invention⁽³⁵⁾ ; elle répond « jamais je ne m'ennuie », sans paraître comprendre la question d'Arnolphe qui voulait en fait savoir si son absence l'avait chagrinée, si elle s'était ennuyée de lui.

De fait, elle paraît manquer absolument de la distance suffisante pour comprendre ou pratiquer les jeux du langage figuré et en reste au sens propre et matériel. Sans parler de sa méprise sur la métaphore galante du terrible mal d'amour causé par ses beaux yeux, qu'elle comprend comme une véritable maladie, on peut relever qu'elle semble ne pas même comprendre le sens abstrait du verbe « faire » de la question d'Arnolphe « Qu'avez-vous fait encore ces neuf ou dix jours-ci ? » (I, 3, 445), puisqu'elle répond « Six chemises, je pense, et six coiffes aussi. », en donnant au verbe le sens concret de « fabriquer ». Dans cette réponse, elle semble aussi donner une importance en soi au décompte des jours, sans comprendre qu'il ne s'agissait pour Arnolphe que d'indiquer la longue durée de son absence et elle en donne un strict parallèle à propos des chemises, avec la même hésitation sur les chiffres. Le récit naïf de sa rencontre avec Horace et surtout de son dialogue avec la vieille entremetteuse, rapporté au style direct, suggèrent aussi une incapacité à prendre de la distance par rapport aux événements et à en maîtriser suffisamment le fil pour pouvoir les résumer. Comme l'écrit justement Cécile Candiard, Agnès ne dépasse pas alors le type théâtral farcesque de la femme stupide que la bêtise conduit à tromper son mari en toute innocence et qui réjouit les spectateurs par ses réparties inconsciemment paillardes⁽³⁶⁾. Le récit de sa ruse et la lecture de sa lettre par Horace n'en seront que plus surprenants et sa métamorphose en paraîtra d'autant plus soudaine.

Pourtant, quand elle est interrogée par Arnolphe, Agnès a déjà passé neuf jours en compagnie d'Horace et elle est déjà éveillée. On peut supposer que la présence de son tuteur la glace et la fait revenir dans l'habitue de niaiserie qu'il lui a inculqué pendant treize ans, mais une autre interprétation ne serait-elle pas possible ? Les répliques monosyllabiques, les réponses à la lettre plutôt qu'au sens véritable pourraient aussi être comprises comme une habile stratégie d'évitement : Agnès s'efforcerait de ne pas parler d'Horace avant d'y être forcée par une question précise. Ou encore, l'imitation du décompte des jours comme une raillerie honnête, légère et ingénieuse, de l'imprécise précision d'Arnolphe. De la même façon, le long récit détaillé de sa rencontre avec Horace et des discours de la vieille pourrait être causés par le plaisir qu'a cette amoureuse de retracer chaque instant de l'aventure qui fait sa joie. Et sa réticence à nommer le ruban, sa gêne de l'avoir laisser prendre, pourraient bien dénoter une pudeur accentuée par le plaisir qu'elle a eu à se le faire dénouer et à recevoir les

baisers d'Horace sur, peut-être, son bras découvert. Son innocence pourrait bien n'être qu'une apparence, un effet d'interprétation induit par la structure de la pièce, par les paroles que tient sur elle Arnolphe et aussi par les considérations enthousiastes d'Horace sur les « effets soudains » et le caractère « absolu » de la transformation opérée par l'amour, qui s'interposent avant le récit de la ruse élaborée par la jeune fille et la lecture de sa lettre, si admirablement expressive.

Ce qu'on ne fut jamais il nous enseigne à l'être ;
Et souvent de nos mœurs l'absolu changement
Devient, par ses leçons, l'ouvrage d'un moment ;
De la nature, en nous, il force les obstacles (III, 4, 901-904)

Pour les spectateurs ainsi conditionnés, l'amour semble bien avoir renversé chez Agnès « les obstacles de la nature », ceux de sa sottise⁽³⁷⁾. Arnolphe a beau la qualifier de « bonté naturelle » (I, 1, 157), la sottise d'Agnès n'est pourtant qu'une « autre nature » forgée, selon l'adage,⁽³⁸⁾ par treize ans d'accoutumance. Or, outre sa douceur et son caractère posé qui la prédisposent à recevoir tout enseignement, celui d'Arnolphe comme celui d'Horace ou de toute honnête personne⁽³⁹⁾, des indices parsemés ici et là sur son intelligence, sa sensibilité à autrui, son inclination à l'enjouement, à la beauté et à la bienséance, suggèrent que, par sa véritable nature, Agnès est portée à l'honnêteté et destinée à prendre place parmi les gens de bon goût⁽⁴⁰⁾.

Sa capacité à raisonner se révèle dans sa propension à se poser des questions sur la raison des actions⁽⁴¹⁾ et des règles. Ainsi, quand Arnolphe lui affirme que se laisser embrasser par Horace et y être sensible « est un péché mortel des plus gros qu'il se fasse », Agnès l'interroge et avance une objection :

AGNÈS.
Un péché, dites-vous ? Et la raison, de grâce ?
ARNOLPHE.
La raison ? La raison est l'arrêt prononcé
Que par ces actions le ciel est courroucé.
AGNÈS.
Courroucé ! Mais pourquoi faut-il qu'il s'en courrouce ?
C'est une chose, hélas ! Si plaisante et si douce ! (II, 6, 600-604)

Certes, à ce moment-là, son esprit a déjà été éveillé par Horace, et on peut, comme Barbara Johnson, attribuer ce raisonnement à l'essor réflexif produit par la conscience nouvelle d'une pluralité de points de vue⁽⁴²⁾. Mais Agnès raconte avoir jugé, avant même de rencontrer Horace, qu'une raison supérieure, la survie d'un homme

blessée par elle, la dispensait d'obéir à une défense d'Arnolphe :

ARNOLPHE.

[...]

Mais il me semble, Agnès, si ma mémoire est bonne,

Que j'avais défendu que vous vissiez personne.

AGNÈS.

Oui ; mais quand je l'ai vu, vous ignorez pourquoi ;

Et vous en auriez fait, sans doute, autant que moi. (II, 6, 479-482)

Là encore, on pourrait objecter que ce récit est fait par la nouvelle Agnès, capable désormais de trouver une raison à ses actions passées. Cependant, selon le témoignage d'Arnolphe lui-même, Agnès lui a posé, quelques temps avant son absence, une question dont il rit comme d'une « simplicité » et dont il jouit comme d'une référence inconsciente à la sexualité, mais qui suppose en fait chez la jeune fille enfant raisonnement et jugement⁽⁴³⁾.

Dans ses simplicités à tous coups je l'admire,

Et parfois elle en dit dont je pâme de rire.

L'autre jour (pourrait-on se le persuader ?),

Elle était fort en peine, et me vint demander,

Avec une innocence à nulle autre pareille,

Si les enfants qu'on fait se faisaient par l'oreille. (I, 1, 158-164)

En effet, comme l'indique Georges Couton, c'est sans doute un point capital du dogme catholique, la virginité de Marie et la conception du Christ par la parole de Dieu, figurée comme une conception par l'oreille, qui trouble Agnès parce qu'elle l'applique à la conception et à la naissance des bébés humains⁽⁴⁴⁾. Là encore, elle prend certes une figure de langage au pied de la lettre, mais au moins elle réfléchit et constate un problème. Car cela ne peut la mettre « si fort en peine », lui donner une si grande inquiétude d'esprit, que si elle a perçu l'in vraisemblance logique du fait, en faisant la relation entre la taille du conduit auditif et celle d'un nourrisson.⁽⁴⁵⁾ Développée par les neuf jours de conversation avec Horace et par la crainte de le perdre, c'est cette capacité à penser rationnellement qui lui fait imaginer les moyens de préserver son commerce amoureux et lui permet d'argumenter avec justesse contre Arnolphe, de l'étonner et de l'ébranler par la force de son « raisonnement »⁽⁴⁶⁾ -- avec un peu plus d'efficacité sur son ravisseur que l'agneau d'Ésope, puisqu'Arnolphe décide finalement de l'enfermer dans un couvent jusqu'à obtenir son consentement au lieu de l'épouser, de la « manger », de force --.

L'honnêteté exige aussi un « cœur noble » et nous avons vu la grande capacité d'empathie dont Agnès est

pourvue, combien elle compatissait à la peine d'autrui, même, un moment, à celle d'Arnolphe⁽⁴⁷⁾, combien elle se réjouissait du plaisir des autres, celui des serviteurs et de celui qu'Horace éprouve par son action. Son désir de mieux connaître et de respecter les usages du monde dont Horace lui a appris l'existence montre, comme nous l'avons vu, combien elle a soif de sociabilité et incline à la politesse.⁽⁴⁸⁾ L'attention au plaisir d'autrui est au fondement de l'enjouement galant et de l'honnêteté⁽⁴⁹⁾. Étouffée mais pas complètement effacée, sa nature première destinait donc Agnès à participer à l'agrément d'une société éclairée et la révélation finale de sa naissance ne fait que le confirmer. Horace l'avait immédiatement perçue, comme il l'affirme à Arnolphe : Agnès, dit-il,

[...] dans l'ignorance où l'on veut l'asservir,
Fait briller des attraits capables de ravir ;
Un air tout engageant, je ne sais quoi de tendre,
Dont il n'est point de cœur qui se puisse défendre. (I, 3, 321-324)

On retrouve là certains termes, « air », « je ne sais quoi », par lesquels Madeleine de Scudéry définit l'air galant dans la citation donnée plus haut. La lettre qu'Horace reçoit de la jeune fille le convainc encore d'avantage :

Un plus beau naturel peut-il se faire voir ?
Et n'est-ce pas sans doute un crime punissable
De gâter méchamment ce fonds d'âme admirable,
D'avoir dans l'ignorance et la stupidité
Voulu de cet esprit étouffer la clarté ?
L'amour a commencé d'en déchirer le voile ; (III, 4, 951-956)

Le terme de « naturel » est intéressant parce qu'il a un sens plus physique, plus concret que celui de « nature »⁽⁵⁰⁾ et qu'il est « changeant » (Furetière) : susceptible, donc, d'être modifié par l'éducation ou les circonstances de la vie. Arnolphe, qui accuse Horace de « gâter » chez Agnès la « bonté de mœurs » qu'il a patiemment élaborée comme une seconde nature, aurait pu, sans l'heureuse influence de l'amour, « gâter » définitivement le « beau naturel » inné de la jeune fille.

Contrairement à ce que laissent supposer les paroles d'Horace et la conduite de la comédie, l'amour n'a donc pas radicalement transformé Agnès en son contraire : il en a seulement restauré le naturel, révélant ce que la nature, en la faisant naître de parents honnêtes, avait mis en elle. Même si neuf jours ne sont rien comparés à treize ans, son action n'a pas non plus été aussi soudaine et instantanée qu'Horace le prétend, la métamorphose d'Agnès avait commencé hors scène, avant le début de la pièce, par une fréquentation continue des deux jeunes gens.

« Si j'étais maintenant homme à la moins chérir »

Il est en revanche une métamorphose soudaine, à laquelle le public assiste directement : celle d'Horace. Jusqu'à la lecture de la lettre d'Agnès, en effet, Horace est bien le « jeune blondin », la « tête éventée » dénoncée par Arnolphe. Vieille entremetteuse, argent, belle cassette : il a utilisé tout l'attirail traditionnel du séducteur pour pénétrer chez Agnès et se vante de leur succès⁽⁵¹⁾. Il est sensible à la beauté de la jeune fille, Arnolphe, à sa simplicité, mais tous deux voient d'abord dans son « air doux » ou son « air engageant » une promesse de soumission à leurs vœux. On peut aussi remarquer qu'Horace parle d'elle d'une façon qui n'est guère plus respectueuse que celle d'Arnolphe. Certes, il emploie d'abord les expressions galantes de l'époque : « astre d'amour », « mon âme s'est éprise », « mes petits soins » ou ce « je ne sais quoi de tendre » que j'ai déjà commenté. Il conclut aussi le récit de son aventure par un « Enfin l'aimable Agnès a su m'assujettir. » (I, 6, 337), qui attribue à Agnès la position de maîtresse et à lui celle d'esclave, conformément aux règles souhaitées par l'amour précieux⁽⁵²⁾. Cependant, il se révèle aussitôt après un amant intéressé par la possession, sans évoquer la moindre cérémonie de mariage.

C'est un joli bijou, pour ne point vous mentir ;
 Et ce serait péché qu'une beauté si rare
 Fût laissée au pouvoir de cet homme bizarre.
 Pour moi, tous mes efforts, tous mes vœux les plus doux
 Vont à m'en rendre maître en dépit du jaloux ;
 [...]
 Vous savez mieux que moi, quels que soient nos efforts,
 Que l'argent est la clef de tous les grands ressorts,
 Et que ce doux métal qui frappe tant de têtes,
 En amour, comme en guerre, avance les conquêtes. (I, 6, 338-342 ; 345-348)

« Conquêtes », se « rendre maître » : il est peu question d'amour tendre et soumis ici. Horace use en outre d'un terme d'une ambiguïté toute aussi obscène que certaines expressions d'Arnolphe puisque le mot de « bijou » avait déjà à cette époque le sens que rendra célèbre le roman de Diderot au siècle suivant, comme en témoigne le poème écrit par Segrais pour contester la Carte de Tendre : « Qui veut de Tendre apprendre le chemin, le grand chemin et le plus court de tous, c'est par Bijoux. »⁽⁵³⁾ Il dénoue un ruban qu'il emporte, assurément une de ces « familiarités inciviles, que la plupart des nouveaux galants veulent introduire dans le monde », dénoncées par Madeleine de Scudéry comme une perte de respect que les femmes ne devraient pas souffrir⁽⁵⁴⁾.

Comportement indigne même d'un homme de qualité, d'après le traité de civilité cité par Alain Viala⁽⁵⁵⁾, mais à la mode du temps : Jean-Michel Pelous montre que la délicatesse ou la fidélité sont dévalorisées à partir des années 1660, au profit de l'esprit, de l'enjouement et de la légèreté⁽⁵⁶⁾. Or un tel goût impliquait nécessairement l'inconstance⁽⁵⁷⁾.

Tout change à partir de la scène de la lettre. La connaissance soudaine de l'intelligence et de la hardiesse dont est désormais capable Agnès, la vision comme immédiate qui lui est donnée du caractère et des sentiments de la jeune fille par la lettre écrite « De la manière enfin que la pure nature / Exprime de l'amour la première blessure. » (III, 4, 944-945), c'est-à-dire débarrassée du filtre des convenances sociales et des clichés du langage amoureux habituel, tout cela frappe Horace d'une surprise et d'une admiration qu'il ne cesse d'exprimer.⁽⁵⁸⁾ Or l'admiration, écrit Descartes, « est une subite surprise de l'âme, qui fait qu'elle se porte à considérer avec attention les objets qui lui semblent rares et extraordinaires » et elle augmente les passions dans lesquelles elle se rencontre⁽⁵⁹⁾. De fait, sous le coup de l'admiration, Horace pour la première fois considère Agnès avec attention : elle n'est plus seulement pour lui un bel objet éclatant qu'il désire posséder, mais une personne douée de raison et de volonté, dont il connaît et estime aussi désormais la force, la volonté et la sincérité sans réserve : une jeune fille qu'il aime comme un homme d'honneur aime sa maîtresse, c'est-à-dire, pour reprendre les termes cartésiens⁽⁶⁰⁾, d'une affection participant beaucoup à l'amour pur qu'un homme éprouve pour ses enfants, et aussi un peu d'un simple désir de possession. Une jeune fille avec laquelle il peut rêver de s'unir pour la vie et qu'il veut protéger comme sa future moitié. Quand il demande à Arnolphe de la protéger, il avoue implicitement, en employant l'adverbe « maintenant », qu'au début, il ne la chérissait pas autant, que son amour était moins pur et qu'il avait le projet de la laisser à « un autre sort » : à celui d'une fille « abusée » et abandonnée.

Considérez un peu, par ce trait d'innocence,
Où l'expose d'un fou la haute impertinence,
Et quels fâcheux périls elle pourrait courir,
Si j'étais maintenant homme à la moins chérir.
Mais d'un trop pur amour mon âme est embrasée :
J'aimerais mieux mourir que l'avoir abusée ;
Je lui vois des appas dignes d'un autre sort,
Et rien ne m'en saurait séparer que la mort. (V, 2, 1412-1419)

Ainsi, la simple amourette de convoitise est devenue amour puissant et, de séducteur, Horace s'est transformé sous nos yeux en amant aussi passionné que respectueux. C'est Agnès désormais qui, dit-il, suivant « les conseils que son amour lui donne », prend les initiatives et lui qui les accepte⁽⁶¹⁾ : une pointe d'admiration se

dénote dans le verbe « savoir » : « cette assignation qu'on m'avait su donner ». Ils agissent ensemble, d'une volonté qu'il déclare commune :

Nous n'avons point voulu, de peur du personnage,
Risquer à nous tenir ensemble davantage :

De plus, dans la seconde moitié de la pièce, Horace parle d'Agnès dans un langage moins codé, moins métaphorique, plus simple et plus précisément adapté aux circonstances, un langage dénué en outre de tout sentiment de domination : il la désigne par son prénom accompagné ou non de qualificatifs, par ses qualités « belle », « aimable personne », « la beauté que j'aime » ou encore comme un « dépôt amoureux » quand il la confie à Arnolphe. Son amour, purifié des conventions, se renforce au point qu'il ose braver son père pour construire son bonheur à venir. Mais sans Agnès, il ne sait que s'exclamer⁽⁶²⁾ et, tandis que la jeune fille résiste, agit pour se libérer de son tuteur et manifeste hautement sa volonté, il reste interdit et sans idée :

AGNÈS.

Me laissez-vous, Horace, emmener de la sorte ?

HORACE.

Je ne sais où j'en suis, tant ma douleur est forte.

ARNOLPHE.

Allons, causeuse, allons.

AGNÈS.

Je veux rester ici. (V, 8, 1526-1527)

Cette faiblesse de volonté lui vient sans doute de son père Oronte, que Molière montre facilement manipulé par Arnolphe⁽⁶³⁾. Il n'en reste pas moins que les deux amoureux ont exercé l'un sur l'autre une influence réciproque acceptée avec joie. L'ingénuité d'Agnès a débarrassé Horace des codes galants et de sa vanité conquérante d'homme à succès, pour mettre au jour son naturel honnête, passionné et incliné au bonheur⁽⁶⁴⁾. Grâce à la politesse et à la galanterie d'Horace, Agnès acquiert de l'esprit et la maîtrise du langage, révélant un naturel fort et un désir de joie, de bonheur et de liberté hérités aussi de ses parents, unis par un mariage clandestin, qui lui font braver les interdits, vaincre toutes ses anciennes peurs⁽⁶⁵⁾ et préférer la mort à l'enfermement et la séparation d'avec Horace⁽⁶⁶⁾.

Un tel mariage est loin de l'union conflictuelle et dévoratrice qu'imagine Arnolphe, par laquelle l'un des époux domine forcément l'autre jusqu'à l'anéantir, loin aussi de la conception désenchantée d'un Chrysalde, dont le discours stoïque ou libertin, « ne laisse aucune place à l'amour », se trouvant par là-même « bel bien

désavoué par le discours pédagogique de la pièce, par l'éloge de l'amour comme "grand maître" », comme l'a ingénieusement démontré Laurent Thirouin⁽⁶⁷⁾. Loin également du discours galant qui suppose l'amour nécessairement volage et fait du mariage son inévitable tombeau. S'il semble s'accorder mieux avec la conception précieuse et tendre de l'amour, il en diffère pourtant sur un point capital : l'importance donnée au plaisir sous toutes ses formes, physique et moral.

L'intrication entre corps et cœur est tout spécialement mise en évidence dans cette pièce où Molière, outre son insistance sur les caractères héréditaires, de manière presque cartésienne, indique les circonstances physiques qui contribuent à la naissance de l'amour. Les personnages s'y enflamment en effet d'autant plus, de colère ou d'amour, que l'été bat son plein. La fraîcheur est recherchée : deux fois, Agnès se rafraîchit sur son balcon à l'ombre des arbres⁽⁶⁸⁾ et Arnolphe fait mettre « un siège au frais »⁽⁶⁹⁾. La colère qui embrase Arnolphe contre ses serviteurs lui donne des coups de chaleur :

Je suffoque, et voudrais me pouvoir mettre nu.

[...]

Je suis en eau : prenons un peu d'haleine ;

Il faut que je m'évente et que je me promène. (II, 2, 394 ; 403-404)

L'échauffement de sa bile porte à son comble celui de son cœur et son désir amoureux s'embrase :

Plus je sentais en moi s'échauffer une bile ;

Et ces bouillants transports dont s'enflammait mon cœur

Y semblaient redoubler mon amoureuse ardeur ; (IV, 1, 1017-1019)

De même, chez la très sensible Agnès, l'amour suscité par la vue d'Horace se développe à la fois sous les caresses et baisers du jeune homme et par ses cajoleries langagières. Les douces paroles d'amour ont sur elle un effet physique intime et profond qu'Agnès décrit avec une crudité justifiée par son ignorance et sa sincérité :

Il jurait qu'il m'aimait d'une amour sans seconde,

Et me disait des mots les plus gentils du monde,

Des choses que jamais rien ne peut égaler,

Et dont, toutes les fois que je l'entends parler,

La douceur me chatouille et là dedans remue

Certain je ne sais quoi dont je suis toute émue. (II, 6, 559-564)⁽⁷⁰⁾

Le plaisir qu'elle ressent et la joie qu'elle en éprouve ont une telle douceur qu'elle y voit une preuve de l'innocence des actions qui les causent, une occasion pour tous de se réjouir avec elle : le ciel même devrait participer à sa joie.

AGNÈS.

Courroucé ! Mais pourquoi faut-il qu'il s'en courrouce ?

C'est une chose, hélas ! Si plaisante et si douce !

J'admire quelle joie on goûte à tout cela,

Et je ne savais point encore ces choses-là.

C'est aussi pour elle un critère de la sincérité d'Horace⁽⁷¹⁾ : « je suis si touchée de vos paroles, que je ne saurais croire qu'elles soient menteuses. » (III, 4). À l'inverse, la peine ressentie à l'idée d'en être privée est une raison de vouloir le faire durer toute sa vie auprès du jeune homme, jusqu'à braver l'autorité d'Arnolphe et risquer de contrevenir aux bienséances.

En vérité, je ne sais ce que vous m'avez fait ; mais je sens que je suis fâchée à mourir de ce qu'on me fait faire contre vous, que j'aurai toutes les peines du monde à me passer de vous, et que je serais bien aise d'être à vous. Peut-être qu'il y a du mal à dire cela ; mais enfin je ne puis m'empêcher de le dire, et je voudrais que cela se pût faire sans qu'il y en eût. (III, 4)

C'est donc par un plaisir de neuf jours et la crainte d'en être privé que l'amour, hors scène, a transformé Agnès en jeune fille volontaire et inventive ; par une surprise admirative que celui d'Horace s'approfondit soudain, mûrissant le jeune éventé en adulte responsable. Dans les deux cas, plutôt qu'à une véritable métamorphose, on assiste à une régénération : leur nature profonde est délivrée de ce qui l'empêchait de paraître et de s'épanouir, instruction négative ou codes de coquetterie masculine. Les considérations d'Horace ainsi que la construction de la comédie par Molière relèvent donc exagérément l'efficacité soudaine et absolue de l'amour.

« Et ses effets soudains ont de l'air des miracles »

Pourquoi cette insistance ? Le désir de bonheur d'une jeune fille⁽⁷²⁾ en qui, selon Horace, s'exprime « la pure nature », la prééminence qu'elle accorde au plaisir comme à un bien, peuvent relever de la tradition épicurienne, mais ont aussi rapport, comme l'indique Marie-Odile Sweetser⁽⁷³⁾, avec la théologie augustinienne. Selon Pascal, en effet :

Tous les hommes recherchent d'être heureux. Cela est sans exception, quelques différents moyens qu'ils y emploient ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que les uns vont à la guerre et que les autres n'y vont pas est ce même désir qui est dans tous les deux accompagné de différentes vues. La volonté ne fait jamais la moindre démarche que vers cet objet, c'est le motif de toutes les actions de tous les hommes jusqu'à ceux qui vont se pendre.⁽⁷⁴⁾

Suivant cette piste, on peut remarquer que certaines expressions employées par Horace sont couramment utilisées dans les textes religieux. Certes, ce passage pourrait, comme le présente Jean-Michel Pelous, n'être qu'un exemple de plus de la prégnance de la « religion galante de l'amour », une des nombreuses louanges de l'amour et des dons qu'il réserve à ceux qui s'y abandonnent, parmi lesquels figure en première place « le don précieux de l'esprit qui permet de faire bonne figure dans le monde », et qui, croit-on, ne peut advenir que par l'amour⁽⁷⁵⁾. Mais c'est passer un peu vite, à mon avis, sur le texte de Molière : le discours d'Horace est plus précis et complexe puisqu'il insiste, comme nous l'avons vu, sur le bénéfique pouvoir de métamorphose de l'amour, ce qui est aussi une caractéristique de la grâce divine.

Pour le dire très schématiquement, selon la religion chrétienne, l'amour de Dieu pour l'homme se manifeste par la grâce miraculeuse qui, voix divine agissant et enseignant comme un maître intérieur dans les cœurs humains, le délivre de sa nature pécheresse et corrompue héritée d'Adam, de ses habitudes et opinions enracinées dans le vice, pour le tourner vers la lumière de la vérité et de l'amour de Dieu. Dieu, par le sacrifice de Jésus-Christ, a ainsi donné aux hommes la capacité de se délivrer du péché mortel et de retrouver la liberté de la nature originelle. Saint Paul présente la conversion au Fils de Dieu comme une métamorphose : « Si donc quelqu'un est en Jésus-Christ, il est devenu une nouvelle créature ; ce qui était devenu vieux est passé, et tout est devenu nouveau.⁽⁷⁶⁾ » Cette première grâce peut être renforcée par une grâce soudaine et imprévisible comme celle qui a transformé ce saint, persécuteur des Chrétiens, en un des plus grands propagateurs de l'Évangile.

Or, par deux fois en quelques vers, Horace qualifie de « miracle » la soudaine métamorphose opérée par l'amour⁽⁷⁷⁾. Cette transformation, dit-il, s'effectue par la chaleur du feu qui embrase le cœur des amoureux⁽⁷⁸⁾. L'amour divin est volontiers représenté par la même métaphore : un émule de Saint François de Sales, par exemple, après avoir évoqué les flammes de l'Enfer, passe à celles de la Grâce :

Considerere derechef comme ton Dieu est un feu tout bruslant, qui répand à tout moment les flammes de son amour sur les hommes : & son dessein est qu'elles ardent, particulièrement dans ton cœur, pourveu que tu en banisses toute froideur & tiedeur. [...] O Jesus le plus beau & le meilleur d'entre les hommes, ie vous demande cette grâce, que d'embrazer mon cœur du feu sacré de vostre amour, & d'y conserver

continuellement cet admirable incendie : si bien qu'au lieu de s'esteindre il aille toujours augmentant⁽⁷⁹⁾

D'autres expressions d'Horace sont susceptibles de résonances chrétiennes. Ainsi « fonds d'âme admirable » dont le dernier terme qualifie fréquemment, dans les écrits religieux, tout ce qui vient de Dieu ou qui s'y rapporte -- « admirable incendie », écrit le père Alippe --, en particulier les âmes des saints et de la Vierge Marie, ou encore l'âme humaine en tant qu'elle est un don de Dieu⁽⁸⁰⁾. Le mot de « nature » réfère aussi à un concept chrétien complexe. Il peut désigner la nature humaine corrompue, qui fait obstacle à l'action de la grâce « surnaturelle ». Mais les expressions de « beau naturel » ou de « pure nature », rapprochés des mots d'« innocence » et d'« ingénuité »⁽⁸¹⁾ évoquent plutôt la nature voulue et créée par Dieu, belle et bonne, simple, pure et innocente, l'état d'Adam et Ève avant la Chute qui l'a ensevelie dans les ténèbres du péché jusqu'à ce que la venue de Jésus-Christ et du « soleil de la grâce⁽⁸²⁾ » lui redonne de la clarté. Dans notre comédie, comme nous l'avons vu, l'amour que les deux jeunes gens éprouvent l'un pour l'autre les transforme en mettant en lumière leur véritable naturel, c'est-à-dire en les dépouillant des mauvaises habitudes qui l'obscurcissaient.

En fait, toute la pièce abonde en images chrétiennes : Arnolphe est plusieurs fois présenté comme un diable⁽⁸³⁾ combattant l'amour et vaincu par lui. Dans son désir orgueilleux de se séparer du reste des hommes, de corriger la création et de se fabriquer une femme à son gré, il avait étouffé le « beau naturel » et la « clarté » de l'esprit d'Agnès⁽⁸⁴⁾, mais, comme le dit Horace, « l'amour a commencé d'en déchirer le voile ». Tentateur, corrupteur, et calomniateur, pour mieux se moquer des cocus, il avait poussé Horace dans le libertinage en l'incitant à papillonner auprès des femmes mariées : ses instructions et les habitudes de coquetterie mondaine dont il profitait ont été renversées par l'amour et le jeune homme brave tout pour se marier avec Agnès. Dans ce contexte, l'amour, ce « grand maître » qui fait « dans un cœur des choses étonnantes », ne rappelle-t-il pas le maître intérieur d'Augustin, Dieu qui instruit gratuitement les hommes sans qu'ils aient mérité cette grâce⁽⁸⁵⁾ ? Dans les instants de grâce, cette instruction, selon les disciples de saint Augustin, inonde le croyant d'une joie, d'un plaisir assez grand pour emporter nécessairement son adhésion, de sorte que le converti veut inévitablement coopérer avec elle, comme l'explique ce passage des Provinciales :

Dieu change le cœur de l'homme par une douceur céleste qu'il y répand, qui, surmontant la délectation de la chair, fait que l'homme sentant d'un côté sa mortalité et son néant, et découvrant de l'autre la grandeur et l'éternité de Dieu, conçoit du dégoût pour les délices du péché, qui le séparent du bien incorruptible. Trouvant sa plus grande joie dans le Dieu qui le charme, il s'y porte infailliblement de lui-même, par un mouvement tout libre, tout volontaire, tout amoureux.⁽⁸⁶⁾

De la même façon, Agnès reçoit l'amour soudainement, et le plaisir qu'elle en ressent l'empêche de lutter contre quand Arnolphe le lui ordonne.

ARNOLPHE.

Le deviez-vous aimer, impertinente ?

AGNÈS.

Hélas !

Est-ce que j'en puis mais ? Lui seul en est la cause ;

Et je n'y songeais pas lorsque se fit la chose.

ARNOLPHE.

Mais il fallait chasser cet amoureux désir.

AGNÈS.

Le moyen de chasser ce qui fait du plaisir ? (V, 4, 1523-1527)

Nouvelle Agnès, elle se connaît désormais, elle sait ce qu'elle aime et quel est son bien, et témoigne sans crainte de la vérité de son amour. Elle proclame fermement sa foi en Horace, quitte même à prendre des coups : un peu comme les premiers martyrs chrétiens :

ARNOLPHE.

Ah ! C'est que vous l'aimez, traîtresse !

AGNÈS.

Oui, je l'aime.

ARNOLPHE.

Et vous avez le front de le dire à moi-même !

AGNÈS.

Et pourquoi, s'il est vrai, ne le dirais-je pas ?

[...]

Vous ne m'aimez donc pas, à ce compte ?

AGNÈS.

Vous ?

ARNOLPHE.

Oui.

AGNÈS.

Hélas ! Non.

ARNOLPHE.

Comment, non !

AGNÈS.

Voulez-vous que je mente ?

[...]

ARNOLPHE.

Vous fuyez l'ignorance, et voulez, quoi qu'il coûte,

Apprendre du blondin quelque chose ?

AGNÈS.

Sans doute.

C'est de lui que je sais ce que je puis savoir :

Et beaucoup plus qu'à vous je pense lui devoir.

ARNOLPHE.

Je ne sais qui me tient qu'avec une gourmande

Ma main de ce discours ne venge la bravade.

J'enrage quand je vois sa piquante froideur,

Et quelques coups de poing satisferaient mon cœur.

AGNÈS.

Hélas ! Vous le pouvez, si cela peut vous plaire.

(V, 4, 1520-1523 ; 1531-1532 ; 1560-1567)

Le scandale de sa désobéissance et de celle de ses parents ne rappellerait-il pas le scandale du renoncement des amis du Christ à leur famille et tout autre attachement social⁽⁸⁷⁾ ? Pour accepter le bouleversement amoureux comme pour être touché par la grâce divine, il faut en effet être capable de s'abandonner non à l'appel de Dieu, mais au hasard, à « l'aventure », de la rencontre : se réjouir de connaître l'autre dans son altérité admirable et sentir et accepter le plaisir de l'aimer, c'est-à-dire, pour emprunter le vocabulaire de Descartes⁽⁸⁸⁾, vouloir librement se l'associer comme un bien inséparable, une moitié nécessaire au tout dont on ne sera qu'une partie. Placer, donc, le bonheur de sa vie au-dessus de contraintes et d'habitudes sociales qui entravent la liberté de l'amour : manuels de galanterie ou plans sages ou fous des pères ou des tuteurs. Agnès n'hésite pas. Horace finit par s'abandonner au plaisir d'aimer :

Je prévois là-dessus l'emportement d'un père ;

Mais nous prendrons le temps d'apaiser sa colère.

À des charmes si doux je me laisse emporter,

Et dans la vie enfin il se faut contenter. (V, 2, 1420-1423)

Une telle analogie entre l'amour surnaturel et l'amour naturel peut certes paraître paradoxale puisque la grâce aide justement les chrétiens à éviter l'abandon excessif au plaisir de l'amour charnel et on peut s'interroger sur

les intentions de Molière. Il s'agit, à mon sens, d'une part de contester la légèreté de l'amour galant et des codes précieux tout en revitalisant ceux de la civilité, et d'autre part de récuser l'idée chrétienne d'une nature humaine originellement viciée et la croyance en un bonheur seulement possible dans l'au-delà par et dans l'amour de Dieu, pour y substituer l'idée d'un bonheur à l'échelle humaine, possible dès cette vie, dans une union fondée sur un amour aussi régénérateur que la grâce.

Si l'amour inspire aux amants la volonté de prolonger toute leur vie la joie qu'il leur procure, le mariage n'est pas la mort de l'amour, comme le croit le monde galant : l'amour est au contraire la condition nécessaire à un mariage heureux. Cette idée, plaisante mais utopique et irréaliste aux yeux de la plupart des mondains, Molière en fait souvent la leçon de ses comédies, comme l'indique Jean-Michel Pelous⁽⁸⁹⁾. Dans cette pièce, spécialement, il a pris la peine d'en suggérer possible la réalisation. D'une part, en insérant la scène comique du notaire, par laquelle il montre que les contrats juridiques existants s'adaptent au degré d'affection des époux :

ARNOLPHE, se croyant seul.

Je l'aime, et cet amour est mon grand embarras.

LE NOTAIRE.

On peut avantager une femme en ce cas.

ARNOLPHE, se croyant seul.

Quel traitement lui faire en pareille aventure ?

LE NOTAIRE.

L'ordre est que le futur doit douer la future

Du tiers du dot qu'elle a ; mais cet ordre n'est rien,

Et l'on va plus avant lorsque l'on le veut bien. (IV, 2, 1054-1059)⁽⁹⁰⁾.

D'autre part, en insérant l'histoire des parents d'Agnès, Angélique et Enrique : l'affection entre ces deux êtres, construits l'un pour l'autre par la grâce des consonnances de leurs prénoms, a résisté aux épreuves de l'exil et de l'abandon de leur enfant, jusqu'à la mort de l'une et même au-delà puisque Enrique parle de son épouse avec la même tendresse qu'Horace parle d'Agnès :

Je vous vois tous les traits de cette aimable sœur

Dont l'hymen autrefois m'avait fait possesseur ;

Et je serais heureux si la Parque cruelle

M'eût laissé ramener cette épouse fidèle,

Pour jouir avec moi des sensibles douceurs

De revoir tous les siens après nos longs malheurs.

Mais puisque du destin la fatale puissance
Nous prive pour jamais de sa chère présence,
Tâchons de nous résoudre, et de nous contenter
Du seul fruit amoureux qui m'en est pu rester. (V, 9, 1654-1663)

Les prénoms d'Agnès et Horace ne consonnent que par deux phonèmes, mais l'hérédité et la ressemblance des circonstances de leur union laisse envisager pour eux aussi la possibilité d'un bonheur durable fondé sur une tendresse fidèle et réciproque. Un mariage d'amour rend donc inutiles les précautions pour empêcher ou supporter le cocuage. En outre, alors que les aventures extra-conjugales sont un ferment de dissension sociale, l'amour et le mariage qui le perpétue ouvrent les cœurs à autrui et produisent l'amitié, le désir et le plaisir d'agréer aux autres : ainsi Enrique, malgré sa longue absence, est-il encore entouré d'amis et, parfait honnête homme, il consulte son beau-frère Chrysalde sur le choix du mari d'Agnès. Chrysalde, à son tour, souhaite respecter les sentiments d'Horace. La comédie se termine par une sorte de chœur d'honnêtes hommes qui parlent d'une seule voix, cherchent à comprendre les événements pour prendre les meilleures décisions et partagent le plaisir, les « doux transports » de l'harmonie retrouvée.

La soumission à l'élan vital de l'amour suffit pour donner le bonheur : nul besoin de Dieu dans une pièce où la pensée d'une transcendance est même dévalorisée. Arnolphe, assez curieusement pour un être si planificateur et précautionneur, est en effet de loin celui qui attribue le plus les événements, heureux ou malheureux, à la décision d'une puissance supérieure, sort, fortune, destin, astre, ciel, Dieu ou Diable⁽⁹¹⁾. Peut-être est-ce là une marque de son impuissance fondamentale. Horace, lui aussi, se réfère à une influence maligne quand il se sent trahi sans savoir par qui. Mais l'expression nettement religieuse que Molière lui fait employer au moment où son aveuglement risque de lui coûter Agnès est surtout destinée à faire sourire le spectateur par son incongruité :

J'étais, à dire vrai, dans une grande peine,
Et je bénis du ciel la bonté souveraine
Qui fait qu'à point nommé je vous rencontre ainsi. (V, 2, 1372-1374)

Sa dernière parole évoque d'ailleurs l'action du hasard :

Le hasard en ces lieux avait exécuté
Ce que votre sagesse avait prémédité (V, 10, 1766-1767)

Chrysalde, décidément toujours content quoi qu'il arrive, déclare bien en conclusion que le ciel « fait tout pour le mieux », mais cette sentence surprend de la part d'un personnage qui n'a parlé jusque-là que d'accidents

arrivés par hasard ou par un coup du sort⁽⁹²⁾ : cela semble surtout être un pied de nez ironique de la part de Molière : au moment où le rideau se ferme, le ciel ne se résume-t-il pas à l'auteur de la comédie, le seul créateur des événements arrivés sur la scène ? Agnès est de ce point de vue la plus remarquable : voix de la « pure nature », elle ne fait jamais d'elle-même aucune référence à la moindre influence surnaturelle, à part dans des exclamations conventionnelles et vides de sens religieux comme « Mon dieu ! », ou, une seule fois, « Dieu merci ! » Enfin, l'unique « mystère » – ce terme qui à l'époque avait un sens propre religieux⁽⁹³⁾ est répété dans les dernières scènes – concerne seulement ce que l'amour et le hasard font advenir et il est à chaque fois éclairci ou sur le point de l'être⁽⁹⁴⁾ : le terme a pour unique fonction de poursuivre l'analogie de l'amour divin avec l'amour terrestre.

Les personnages vivent donc dans une société humaine sans au-delà, qui pourrait être plaisante et harmonieuse si, au lieu de s'imaginer corrompus et malades du péché hérité d'Adam, ses membres suivaient les instructions de l'amour et admettaient qu'ils sont une partie de la nature, saine et bonne, malgré les pulsions agressives qui les poussent les uns contre les autres. La grâce divine censée guérir les hommes de leur corruption est ici réduite au rôle d'analogie, de faire-valoir, pour l'action de l'amour, action libératrice et régénératrice, médicinale finalement, comme la grâce, mais laïque et terrestre. Cette comédie laisse donc présager le masque de la médecine dont Molière use dans d'autres pièces pour parler de la religion : clef interprétative établie par Laurent Thirouin à propos du *Malade imaginaire*⁽⁹⁵⁾, et dont Antony McKenna voit l'ébauche dans *Dom Juan* et la confirmation dans *L'Amour médecin*⁽⁹⁶⁾. Si cette hypothèse est juste, cette comédie inaugurerait la bataille de Molière contre les fondements du dogme chrétien, dépassant « la désinvolture des premières comédies⁽⁹⁷⁾ ».

L'amour a restauré Agnès en exemple et apôtre de la nature innocente, comme il avait déjà magnifié la nature « angélique » de la mère, en lui donnant le courage de lutter contre l'autorité familiale pour un bonheur conjugal effectif. Des conventions humaines honnêtes ne devraient chercher à l'entraver, à le priver de son côté charnel ou à en brider l'élan, comme le font les règles trop systématiques et autoritaires du code précieux, des habitudes sociales ou du dogme chrétien. Elles devraient s'adapter aux circonstances selon le critère de la raison bienveillante, s'appuyer sur le plaisir de vivre ensemble et favoriser « les vertus sociales de la modération, de l'amitié, de la loyauté, de la patience »⁽⁹⁸⁾, cultiver, comme le propose le chevalier de Méré, des passions modérées, qui plaisent et qui permettent d'apprécier les qualités des autres. Dans la petite société honnête qui les entoure, Agnès et Horace ne connaîtront pas les tribulations d'Enrique et Angélique. À la grâce divine qui corrige et guérit en tournant l'amour humain vers Dieu, Molière propose donc de substituer l'amour, à la fois sentiment, approbation, et désir physique : cette conversion à l'autre corrigeant la violence du « moi » contre celui, haïssable⁽⁹⁹⁾, des autres et permettant de fonder une possible harmonie sociale. Quant aux maximes chrétiennes du mariage, certes caricaturées par Arnolphe⁽¹⁰⁰⁾, elles sont rejetées du côté de la perversion et des précautions inutiles et, pire : ridicules.

Notes

- (1) Agnès a 17 ans et Horace ne doit pas être tellement plus âgé puisqu'Arnolphe, qui ne l'a pas rencontré depuis au moins 4 ans, peine à reconnaître si grandi.
- (2) Lieux communs que Molière prend soin de lier à l'action en cours par un « vous savez » : Horace ne philosophe pas alors, il cherche à persuader : « Vous savez mieux que moi, quels que soient nos efforts, / Que l'argent est la clef de tous les grands ressorts, / Et que ce doux métal qui frappe tant de têtes, / En amour, comme en guerre, avance les conquêtes. » (I, 4, 345-348) « Vous savez qu'une fille aussi de sa façon / Donne avec un jeune homme un étrange soupçon » (V, 2, 1430-1431)
- (3) Dans la *Sylvanire* (1630) de Mairet : « Il fait, prodige amoureux ! / Un courtisan d'un barbare / Un libéral d'un avare, / Et d'un lâche un généreux. » *Sylvanire* (I, 6). Formulé par Corneille : « L'amour est un grand maître : il instruit tout d'un coup. » (Pierre Corneille, *La Suite du Menteur*, 1645, II, 3, v. 586). Repris par Gilbert dans une pièce jouée par la troupe de Molière deux ans avant la création de *L'École des femmes* : « Amour est un grand maître et quand on aime bien, / Toute chose est facile, et l'on n'ignore rien. » (*Les Amours de Diane et d'Endymion*, 1657, I, 1, p. 9). Et enfin par Dorimon, dans une farce jouée en 1661 : « Voilà le cher objet de ma passion ! / La ruse a réussi, l'amour est un grand maître. » (Dorimon, *La femme industrielle*, scène 9, v. 300-301). Ces renseignements et d'autres se trouvent sur le site du projet Molière21, développé au sein de l'Université de Paris-Sorbonne par Georges Forestier et Claude Bourqui : L'amour est un grand maître (huma-num.fr).
- (4) Jean-Michel Pelous, *Amour précieux. Amour galant (1654-1675). Essai sur la représentation de l'amour dans la littérature et la société mondaines*. Librairie Klincksieck, 1980, p. 234.
- (5) *Le Sympose de Platon, ou de l'Amour et de Beauté*, traduit de Grec en François, avec trois livres de Commentaires, extractz de toute Philosophie, & recueillis des meilleurs auteurs tant Grecz que Latins, & autres, par Loys le Roy, dit Regius. [...] A Paris. 1559. Citations, p. 60v, p. 9 et p. 65v. Peut-être Molière avait-il lu ce texte, au moins en partie ?
- (6) « COEUR, se dit figurément en choses spirituelles & morales, & signifie l'ame, & ses principales fonctions, parce que quelques Medecins, & entre autres Fernel, ont crû que les principales parties de nôtre esprit residoient au *coeur*, comme l'entendement, la volonté, la memoire. » (Furetière).
- (7) J'emprunte cette métaphore à Alain Viala qui l'emploie à propos du passage de l'honnête homme à l'homme galant, en particulier du passage à la galanterie naturelle : Viala, Alain. « Les belles manières », *La France galante. Essai historique sur une catégorie culturelle, de ses origines jusqu'à la Révolution*, sous la direction de Viala Alain. Presses Universitaires de France, 2008, pp. 111-141, paragraphes 115 et 126. « Et le naturel ? Il est engendré par « la vapeur du sang ». Il faut ici se représenter l'organisme comme une chaudière ou plus exactement un alambic. La chaleur du corps fait que quelques « atomes légers et volatils » se détachent du sang. Cela se passe, selon les vues de l'époque, dans le foie. Ces atomes légers

ainsi chauffés montent, bien sûr, jusqu'à atteindre le cœur, et là, chauffés plus encore, ils dégagent des particules plus fines, les « esprits vitaux ». Même opération à un degré plus élevé, et se forment dans le cerveau les esprits les plus subtils, les « esprits animaux ». C'est bien un processus de distillation, une extraction de quintessence. » (115) ; « Elle [la métamorphose] s'accomplit dans la phase ultime de la distillation et, pour le dire en deux mots, au moment où ce « raffinage » fait atteindre au raffinement. Telle est la différence d'avec la simple politesse : plus qu'égriser la personne, l'opération lui fait atteindre son essence. C'est le moment où l'esprit, qui peut être « fort » ou « piquant » comme le sont les alcools, peut devenir « insinuant », c'est-à-dire avoir la douceur du nectar, la saveur subtile, la grâce. Celle qui donne du plaisir et de la joie, qui réjouit, procure l'enjouement. » (126).

- (8) *Le Sympose de Platon*, op. cit., p. 66.
- (9) Madeleine de Scudéry, « *De l'air galant* » et autres *Conversations (1653-1684)*. Pour une étude de l'archive galante. Édition établie et commentée par Delphine Denis. Honoré Champion, 1998, p. 53.
- (10) *Œuvres posthumes de M. le Chevalier de Méré* [...], À Paris [...]. 1700, « De la vraie Honnêteté », pp. 19-20.
- (11) Encore faut-il que la personne dont ils désirent obtenir l'amour soit elle-même honnête. André Viala explique ceci à propos de l'idéal d'honnêteté de Méré : « cet idéal implique un comportement qui « agréé », donc qui attire l'approbation par le plaisir qu'il procure ; le galant va au-devant des attentes de ses interlocuteurs et, par là, il plaît et il obtient une adhésion en retour de la sienne. Car c'est bien une démarche d'adhésion : il y va du lien social Viala, Alain. « Les belles manières », *La France galante. Essai historique sur une catégorie culturelle, de ses origines jusqu'à la Révolution*, sous la direction de Viala Alain. Presses Universitaires de France, 2008, pp. 111-141, paragraphe 21.
- (12) ARNOLPHE. Le deviez-vous aimer, impertinente ? / AGNÈS. Hélas ! Est-ce que j'en puis mais ? Lui seul en est la cause ; / Et je n'y songeais pas lorsque se fit la chose. (V, 4, 1523-1525).
- (13) J'étais sur le balcon à travailler au frais, / Lorsque je vis passer sous les arbres d'auprès / Un jeune homme bien fait, qui rencontrant ma vue, / D'une humble révérence aussitôt me salue, (II, 5, 485-488).
- (14) Et moi, qui tous ces tours fixement regardais, / Nouvelle révérence aussi je lui rendais (II, 6, 497-99).
- (15) Hélas ! Si vous saviez comme il était ravi, / Comme il perdit son mal sitôt que je le vis, / Le présent qu'il m'a fait d'une belle cassette, / Et l'argent qu'en ont eu notre Alain et Georgette, / Vous l'aimeriez sans doute (I, 6, 553-557).
- (16) « J'ai des pensées que je désirerais que vous sussiez ; mais je ne sais comment faire pour vous les dire, et je me défie de mes paroles. Comme je commence à connaître qu'on m'a toujours tenue dans l'ignorance, j'ai peur de mettre quelque chose qui ne soit pas bien, et d'en dire plus que je ne devrais. » (III, 4, lettre d'Agnès).
- (17) Par cette crainte d'en dire trop, elle observe d'ailleurs une des règles énoncées par Madeleine de Scudéry dans la conversation que tiennent certains personnages de *Clélie* sur la manière d'écrire les lettres : « Mais

à ce que je vois, dit Clélie, il faut que les lettres d'amour d'un amant, et d'une amante soient différentes : n'en doutez nullement, reprit Plotine, car il faut que l'amour et le respect l'emportent dans les lettres d'un amant ; et que la modestie et la crainte se mêlent à la tendresse de celles d'une amante. » Madeleine de Scudéry, op. cit., p. 157.

- (18) Un air doux et posé, parmi d'autres enfants, / M'inspira de l'amour pour elle dès quatre ans / [...] / Je la fis élever selon ma politique, / C'est-à-dire ordonnant quels soins on emploierait / Pour la rendre idiote autant qu'il se pourrait. / Dieu merci, le succès a suivi mon attente ; / Et grande, je l'ai vue à tel point innocente, / Que j'ai béni le ciel d'avoir trouvé mon fait, / Pour me faire une femme au gré de mon souhait. (I, 1, 129-130 ; 136-142).
- (19) Sauf à attribuer au personnage un goût érotique pour les tout jeunes enfants, mais la question de la pédophilie n'était pas ouvertement d'actualité à l'époque de Molière.
- (20) « L'amour est une émotion de l'âme causée par le mouvement des esprits, qui l'incite à se joindre de volonté aux objets qui paraissent lui être convenables. » René Descartes, *Les passions de l'âme*, in *Œuvres et lettres*, édition d'André Bridoux, Bibliothèque de la Pléiade, 1937, article 79, p. 732.
- (21) À la fois Furetière et l'Académie précisent que cette expression est employée à propos de l'action d'un supérieur, par la force physique, la richesse ou le rang : « On dit figurément, enlever sur la moustache, quand on obtient de hauteur & par violence quelque chose à laquelle quelque autre pretendoit, ou dont il estoit en possession. Ce jeune homme croyoit espouser, cette fille, mais il en est venu un plus riche qui la luy a enlevée sur la moustache. Le Roy a enlevé cette forteresse sur la moustache des Espagnols, à la veuë de leur armée. » (Furetière). Arnolphe reconnaîtrait-il implicitement la supériorité de la beauté d'Horace, ou de ses manières ?
- (22) Il rappelle un peu l'amant « brutal » évoqué par Mlle de Scudéry, dont les promesses de tuer au service de sa dame ne sont « pas trop agréables » et qui affirme grossièrement, comme Arnolphe, son droit à obtenir de l'amour en retour, mais la violence du personnage de Molière se porte sur sa personne même, sans aucun semblant de courage ou d'héroïsme : « toute la Compagnie en connaît un, qui aime une très-belle personne; qui luy jure continuellement de toutes les manières dont on peut jurer, qu'il l'aime plus qu'aucun n'a jamais aimé; qu'il mourrait pour son service; et qu'il ferait mourir tous ceux qui oseraient lui déplaire: il croit même qu'il suffit pour avoir droit de lui demander de grandes récompenses qu'il lui offre toujours de tuer quelqu'un pour son service. Celui-là est si brutal, répliqua Artemire, qu'il ne mérite pas qu'on en parle » (Scudéry, op. cit., pp. 54-55).
- (23) Viala, op. cit., paragraphe 131.
- (24) Ibidem.
- (25) Méré, op. cit., p. 18. Un des personnages de Madeleine de Scudéry l'affirme aussi explicitement : « je suis persuadée qu'il faut que la nature mette du moins dans l'esprit, et la personne de ceux qui doivent avoir l'air galant, une certaine disposition à le recevoir », Scudéry, op. cit., p. 51.

- (26) Sur l'importance de la bonne raillerie dans la galanterie, voir la conversation sur la raillerie de Madeleine de Scudéry (Scudéry, op. cit., pp. 99-114) et l'introduction de Delphine Denis (ibidem, pp. 99-102). Arnolphe, qui se plaît à satiriser grossièrement les maris trompés sans se soucier du mal qu'il leur fait est le type du mauvais railleur.
- (27) « Prêchez, patrocinez jusqu'à la pentecôte ; / Vous serez ébahi, quand vous serez au bout, / Que vous ne m'aurez rien persuadé du tout. » (I, 1, 120-123).
- (28) J.-M- Pelous, par exemple, qualifie l'intrigue de « fable galante » et affirme que « il faut toute l'aveugle confiance que les spectateurs du temps placent dans la faculté rédemptrice de l'amour pour la [la première Agnès] reconnaître sous des apparences aussi contraires. » (op. cit., p. 236).
- (29) Selon l'expression employée par XXX
- (30) Cf. le dictionnaire de Furetière : « l'agneau est le symbole de l'innocence. » (article *Innocence*) ; « cet homme est un *agneau*, tant il est docile à obéir » (article *Agneau*) ; « On dit qu'un homme est doux comme un agneau, pour dire, qu'il se laisse tondre la laine sur le dos, qu'il souffre tout. » (article *Doux*).
- (31) Cf. le dictionnaire de l'Académie : « INNOCENT, se dit aussi de celui qui n'est pas en estat de pecher, qui n'a pas atteint l'âge de raison. [...]se dit aussi de celui qui est simple, qui a peu de raison, & qui est aussi idiot qu'un jeune enfant. »
- (32) « Ignorant, stupide, imbecille ». Furetière donne d'autres équivalents : « Sot, niais, peu rusé, peu éclairé. » et des précisions qui toutes pointent l'ignorance : « Ce mot vient du Grec *idiotis*, qui signifie proprement un particulier, un homme qui mene une vie privée, qui ne se mesle point du gouvernement de la Republique. Il se prend ensuite pour un homme simple, ignorant, &c. IDIOT, s'est dit originairement d'un homme particulier fort ignorant qui ne sçavoit que sa langue maternelle. On a appelé aussi *idiots*, les Freres Lays ou Convers, qui ne sçavoient pas lire. Et enfin on a nommé idiots, les imbecilles qui ne sçavoient pas compter jusqu'à 20. deniers, qui ne pouvoient retenir le nom de leur pere & de leur mere, leur âge, & autres choses semblables. Du Cange. »
- (33) « SOT, [s]ote. adj. Stupide, grossier, sans esprit & sans jugement. » (Dictionnaire de l'Académie) ; « Niais, despourveu d'esprit, qui dit & qui fait des impertinences, des actions ridicules. » (Furetière).
- (34) Furetière fait explicitement le rapport entre la niaiserie et l'absence de fréquentation du grand monde : « NIAIS, se dit figurément en Morale d'une personne sotte, simple, & credule, qui n'a pas veu le monde. Les paysans sont Niais. Ceux qui ont esté esleveez parmy les bourgeois, ont des gestes niais des contenance Niais. [...] Les voyages, le grand commerce du monde, guerissent les gens » (article *Niais*).
- (35) ARNOLPHE. La promenade est belle. / AGNÈS. Fort belle. / ARNOLPHE. Le beau jour ! / AGNÈS. Fort beau. (II, 5, 459-460).
- (36) Cécile Candiard, « Le rôle d'Agnès et les conventions théâtrales dans *L'École des femmes* », in *Mettre en scène(s) L'École des femmes*, ARRÊT SUR SCÈNE/SCENE FOCUS 5 (2016). Cécile Candiard rapproche

fort justement le personnage d'Agnès rusée de celui d'Isabelle dans *L'École des maris*, et celui de la première Agnès, dont l'ignorance est une occasion d'interprétations paillardes et comiques, de la Cloris de *L'École des cocus*, de Dorimond. Toutes deux correspondant au type de la « niaise de farce ». Cécile Candiard ne trouve pas de traits spécifiquement stupides dans les paroles d'Agnès (« Si l'on passe en revue les répliques qu'Agnès prononce sur scène lors de sa première apparition, on est frappé de leur neutralité, voire de leur banalité », p. 78) et suppose que le caractère farcesque du personnage était perçu grâce au jeu de Mademoiselle de Brie. Elle relève pourtant elle-même des termes ou expressions dont les spectateurs entendaient l'obscénité inconsciente : puces, chat, et même coiffes ou cornettes faisant allusion à l'acte sexuel. Nous avons relevé ce qui montrait la simplicité extrême d'Agnès, dans son usage du langage.

- (37) Nous différons en cela de l'analyse de Cécile Candiard, qui voit le personnage d'Agnès passer directement du type de la niaise farcesque à celui de l'amoureuse. Elle ne compte pas la lettre d'Agnès parmi les paroles prononcées en scène par ce personnage, ce qui nous semble injustifié. Or ni cette lettre, ni le dialogue entre Agnès et Arnolphe ne correspondent au type de l'amoureuse, selon nous.
- (38) L'adage « L'accoutumance est une autre nature » est cité dans le dictionnaire de l'Académie, à l'article « Nature ».
- (39) Rappelons les conditions que Méré donne pour qu'un homme puisse devenir honnête : un cœur noble et un esprit docile.
- (40) Méré, p. 8-9.
- (41) Pourquoi me quittez-vous ? (V, 1462) ; Pourquoi me criez-vous ? (V, 1506) Et pourquoi, s'il est vrai, ne le dirais-je pas ? (1522)
- (42) Barbara Johnson Source "Teaching Ignorance: L'École des Femmes", Yale French Studies, Yale University Press, 1982, No. 63, *The Pedagogical Imperative: Teaching as a Literary Genre* (1982), pp. 165-182, Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/2929838>. « While Arnolphe says "I am your master," Horace says "I am your victim." The position of pseudo-weakness seems to work better than the position of absolute power, but it nevertheless takes the powerful pull of two contradictory systems of demands to shape Agnes into a fully intelligent subject -- a writing subject. In learning to manipulate both writing and ambiguity, Agnes marks the destruction of any position of absolute mastery. » (p. 178).
- (43) L'oreille étant, comme le signale Georges Forestier, un organe qui servait à désigner le sexe féminin dans la littérature érotique de l'époque Molière, *Œuvres complètes*. Édition dirigée par Georges Forestier et Claude Bourqui. [...], NRF, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2010, volume 1, p. 1360, note 16. Georges Forestier signale d'autres termes liés à la sexualité féminine, comme « chat » et « corbillon ».
- (44) Molière, *Œuvres complètes*. Textes établis, présentés et annotés par Georges Couton, NRF, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1971, volume 1, pp. 1269-1270.
- (45) Ou peut-être a-t-elle compris que cette façon de concevoir était le miracle célébré par la religion et se demande-t-elle par conséquent ce qui est la voie normale pour ce genre d'opération. En tout cas, même

maladroïtement, elle cherche à comprendre. On peut penser d'ailleurs que Molière se fait un malin plaisir de remarquer combien ce point invite à la curiosité sur un sujet que les jeunes filles devaient ignorer pour rester pures, selon l'éducation religieuse de l'époque.

- (46) ARNOLPHE. Voyez comme raisonne et répond la vilaine ! / Peste ! Une précieuse en dirait-elle plus ? / [...] / Puisque en raisonnement votre esprit se consomme, / La belle raisonneuse, est-ce qu'un si long temps / Je vous aurai pour lui nourrie à mes dépens ? / AGNÈS. Non. Il vous rendra tout jusques au dernier double. / ARNOLPHE, (bas, à part). Elle a de certains mots où mon dépit redouble. (V, 4, 1541-1543 ; 1546-1549).
- (47) ARNOLPHE. Considère par là l'amour que j'ai pour toi, / Et me voyant si bon, en revanche aime-moi. AGNÈS. Du meilleur de mon cœur je voudrais vous complaire : / Que me coûterait-il, si je le pouvais faire ? (V, 4, 1582-1585).
- (48) Dans ce contexte, son attention à la beauté d'Horace – « Las ! Il est si bien fait ! » -- indique la qualité de son œil plutôt qu'un penchant à la coquetterie. De même, son goût pour les beaux habits, sa « forte passion est d'être brave et leste » (V, 4, 1591), montre une estime de soi et un souci d'être agréable qui s'accordent avec la préoccupation des cercles galants de réjouir la compagnie de toutes les façons possibles, vêtements compris. Dans « De l'air galant », un personnage se demande si on a raison de qualifier les vêtements de « galant ». Un autre lui répond par l'affirmative : « je n'en ferais pas de difficulté: car enfin c'est cet air galant que Sapho a dans l'esprit, et en toute sa personne, qui fait que l'habillement qu'elle porte aujourd'hui lui sied si bien: et cela est tellement vrai, qu'on voit des dames au bal qui sont admirablement parées, qui sont très mal en comparaison de la simplicité de cet habillement, qui ne tire sa galanterie, que de celle de la personne qui le porte : et qui l'a imaginé aussi agréable qu'il est. » (Scudéry, op. cit., p. 53).
- (49) Voir par exemple cette définition de l'honnêteté par le chevalier de Méré : « la parfaite honnêteté se montre à prendre les meilleures voies pour vivre heureusement, & pour rendre heureux ceux qui le méritent. » (Méré, op. cit., pp. 29-30).
- (50) Le nom de « naturel » peut désigner le « tempérament, la constitution, la complexion corporelle », selon le dictionnaire de l'Académie. La définition de Furetière est particulièrement éclairante pour notre propos : « NATUREL, est aussi substantif, & se dit de toutes les qualitez & proprietéz que la Nature a mises dans les corps. [suivent des exemples de naturels animaux ou végétaux]. NATUREL, se dit aussi en l'homme, de ce qui n'y est point fixe, ni general, mais qui change suivant son temperament, ou son éducation. Neron estoit d'un Naturel cruel & farouche ; Socrate d'un naturel doux & traitable. Les mauvaises compagnies ont gasté tout le bon naturel de ce jeune homme. »
- (51) Je vous avouerai donc avec pleine franchise / Qu'ici d'une beauté mon âme s'est éprise. / Mes petits soins d'abord ont eu tant de succès, / Que je me suis chez elle ouvert un doux accès ; / Et sans trop me vanter ni lui faire une injure, / Mes affaires y sont en fort bonne posture. (I, 6, 311-316).

- (52) « De sorte que chacun étant à sa place, c'est-à-dire les maîtresses étant les maîtresses ; et les esclaves, les esclaves ; tous les plaisirs reviendraient en foule dans le monde : la politesse y régnerait : et la véritable galanterie se reverrait en son plus grand éclat. » (Scudéry, op. cit., p. 57).
- (53) Cf. Jean-Jacques Pauvert et Mathias Pauvert, *Anthologie historique des lectures érotiques. De Gilgamesh à Saint-Just. De – 2000 à 1790*. Stock/Sprengler, 1995, pp. 729-732.
- (54) Scudéry, op. cit., p. 55.
- (55) Antoine de Courtin, *Nouveau traité de la civilité qui se pratique en France parmi les honnêtes gens*, Paris, Josset, 1671, six rééditions de 1672 à 1682. Cité dans Viala, op. cit., paragraphes 41-43.
- (56) Jean-Michel Pelous, *Amour précieux. Amour galant (1654-1675). Essai sur la représentation de l'amour dans la littérature et la société mondaines*. Librairie Klincksieck, 1980, pp. 212-213.
- (57) « Plus qu'un droit, écrit Jean-Michel Pelous, l'inconstance est une obligation. Le premier devoir d'un galant homme, est en effet de « se détromper du faux mérite d'être fidèle » comme l'écrit Saint-Evremond », Ibidem, p. 213.
- (58) Mais ce qui m'a surpris, et qui va vous surprendre, / C'est un autre incident que vous allez entendre ; / Un trait hardi qu'a fait cette jeune beauté, / Et qu'on n'attendrait point de sa simplicité. [...] / Et j'admire de voir cette lettre ajustée / Avec le sens des mots et la pierre jetée. / D'une telle action n'êtes-vous pas surpris ? [...] / Et peut-on me nier que ses flammes puissantes / Ne fassent dans un cœur des choses étonnantes ? / Que dites-vous du tour et de ce mot d'écrit ? / Euh ! N'admirez-vous point cette adresse d'esprit ? (III, 4).
- (59) René Descartes, *Les passions de l'âme*, in Œuvres et lettres, édition d'André Bridoux, Bibliothèque de la Pléiade, 1937, Art. 70, p. 728.
- (60) Descartes, op. cit., p. 733. Art. 82. *Comment des passions fort différentes conviennent en ce qu'elles participent de l'amour*. « Il n'est pas besoin aussi de distinguer autant d'espèces d'amour qu'il y a de divers objets qu'on peut aimer ; car, par exemple, encore que les passions qu'un ambitieux a pour la gloire, un avaricieux pour l'argent, un ivrogne pour le vin, un brutal pour une femme qu'il veut violer, un homme d'honneur pour son ami ou pour sa maîtresse, et un bon père pour ses enfants, soient bien différentes entre elles, toutefois, en ce qu'elles participent de l'amour, elles sont semblables. Mais les quatre premiers n'ont de l'amour que pour la possession des objets auxquels se rapporte leur passion, et n'en ont point pour les objets mêmes, pour lesquels ils ont seulement du désir mêlé avec d'autres passions particulières. Au lieu que l'amour qu'un bon père a pour ses enfants est si pur qu'il ne désire rien avoir d'eux, et ne veut point les posséder autrement qu'il fait, ni être joint à eux plus étroitement qu'il est déjà ; mais, les considérant comme d'autres soi-même, il recherche leur bien comme le sien propre, ou même avec plus de soin, parce que, se représentant que lui et eux font un tout dont il n'est pas la meilleure partie, il préfère souvent leurs intérêts aux siens et ne craint pas de se perdre pour les sauver. L'affection que les gens d'honneur ont pour leurs amis est de cette même nature, bien qu'elle soit rarement si parfaite

- ; et celle qu'ils ont pour leur maîtresse en participe beaucoup, mais elle participe aussi un peu de l'autre. »
- (61) Après m'avoir fait signe, elle a su faire en sorte, / Descendant au jardin, de m'en ouvrir la porte ; / Mais à peine tous deux dans sa chambre étions-nous, / Qu'elle a sur les degrés entendu son jaloux ; / Et tout ce qu'elle a pu dans un tel accessoire, / C'est de me renfermer dans une grande armoire. (IV, 6, 1148-1153).
- (62) HORACE, à part. Quels maux peuvent, ô ciel ! égaler mes ennuis ! / Et s'est-on jamais vu dans l'abîme où je suis ! (V, 7, 1714-1715).
- (63) V, 7.
- (64) Je prévois là-dessus l'emportement d'un père ; / Mais nous prendrons le temps d'apaiser sa colère. / À des charmes si doux je me laisse emporter, / Et dans la vie enfin il se faut contenter. (V, 8, 1420-1424).
- (65) Vous ne craignez donc plus de trouver des esprits ? / Et ce galant, la nuit, vous a donc enhardie ? (V, 4, 1499-1500).
- (66) GEORGETTE. Monsieur, si vous n'êtes auprès, / Nous aurons de la peine à retenir Agnès ; / Elle veut à tous coups s'échapper, et peut-être / Qu'elle se pourrait bien jeter par la fenêtre. (V, 8, 1706-1709)
- (67) Laurent Thirouin, « Cocus et philosophes (aux Écoles de Molière) », Sep 2009, France. <http://recherche.univ-lyon2.fr/grac/273-Mariage-Corps-mariage-Esprits-Lyon-septembre-2009.html>. halshs-00483631, p. 17.
- (68) « J'étais sur le balcon à travailler au frais » (II, 5, 485) et « Seule dans son balcon j'ai vu paraître Agnès, / Qui des arbres prochains prenait un peu le frais. » (IV, 6, 1146). Elle est aussi dehors, sur le pas de la porte, quand la vieille l'aborde.
- (69) III, 1, 665.
- (70) Les spectateurs peuvent apprécier l'habile audace de Molière qui a tiré parti de l'insuffisance lexicale d'Agnès pour avancer ce « certain je ne sais quoi » dont les spectateurs reconnaissent immédiatement le référent, guidés par le sens potentiellement érotique des verbes « chatouiller » et « remuer ». Cf. Forestier, op. cit., p. 1363, note 15. Ces vers sont précédés un peu avant d'une rime formée sur la syllabe « vi », dont Forestier indique qu'elle est une des « syllabes sales » remarquées dans *La Critique de L'École des femmes* (note 14).
- (71) Antony McKenna souligne que le plaisir est pour Méré un critère de jugement : « le plaisir de la vie sociale est devenu le critère selon lequel il juge de l'authenticité des vertus. » (*Molière dramaturge libertin*, Honoré Champion, 2005, p. 14).
- (72) Quelques indications suggèrent son inclination naturelle pour la joie. Elle craint par exemple la tristesse qu'impose la présence d'Arnolphe, comme le dit comiquement Georgette : ARNOLPHE, à Georgette. Lorsque je m'en allai, fut-elle triste après ? / GEORGETTE. Triste ? Non. ARNOLPHE. Non ? GEORGETTE. Si fait. ARNOLPHE. Pourquoi donc... ? GEORGETTE. Oui, je meure, / Elle vous croyait voir de retour à toute heure ; / Et nous n'oyions jamais passer devant chez nous / Cheval, âne, ou mulet, qu'elle ne prît pour vous. (I, 3, 226-230).

- (73) Marie-Odile Sweetser, « La nature et le naturel chez Molière : le cas d'Agnès », dans *Thèmes et genres littéraires aux XVIIe et XVIIIe siècles*. Mélanges offerts à Jacques Truchet publiés par Nicole Ferrier. Caverivière, PUF, 1992, pp. 444-445.
- (74) *Pensées*, Souverain bien 2 (Laf. 148, Sel. 181). Cette citation se trouve dans le dossier sur les deux délectations, disponible sur l'excellent site consacré aux *Pensées* de Pascal : *Pensées de Blaise Pascal* (penseesdepascal.fr).
- (75) « L'amour ne crée pas seulement un climat favorable à l'esprit ; il va devenir la condition nécessaire et suffisante de son éclosion » J.-M. Pelous, op.cit., p. 234. Sur la religion de l'amour, voir pp. 225-241. J.-M. Pelous poursuit la métaphore chrétienne de son titre (p. 233), sans donner d'exemple qui fasse clairement à l'époque l'analogie entre la grâce divine et l'amour. Notre passage est cité comme exemple de croyance en la capacité de l'amour à donner de l'esprit, qui « rend vraisemblable les transformations les plus surprenantes », comme celle d'Agnès : « celle qui, au début de la pièce, ne savait que dire : "le petit chat est mort", devient en l'espace de deux actes une jeune fille accomplie et digne en tous points d'admiration. À tous ceux qui s'en étonneraient malgré tout, l'auteur répond » par le discours d'Horace sur l'amour grand maître (p. 236).
- (76) Corinthiens II, 5,17. Et aussi Colossiens 3 9-10 : « dépouillez le vieil homme avec ses œuvres, et revêtez-vous du nouveau, qui se renouvelle *en avançant* dans la connaissance *de Dieu, et étant formé* à la ressemblance de celui qui l'a créé. » (Traduction de Lemaître de Sacy).
- (77) La première fois en général : « Et ses effets soudains ont de l'air des miracles » (III, 4, 905), la deuxième fois à propos d'Agnès : « Oui, ce dernier miracle éclate dans Agnès » (III, 4, 910).
- (78) Un feu communicatif, comme l'écrit un admirateur de Saint François de Sales, qui compare l'amour divin avec l'amour humain. Or nous avons vu que l'amour pur et ardent d'Agnès changeait les sentiments d'Horace et d'Arnolphe : « C'est le propre de l'amour, mesme naturel & humain, de faire du bien & de se communiquer ; à plus forte raison le Divin, dont les flammes & les mouvemens sont beaucoup plus purs & plus forts », *Les Œuvres de S. François de Sales*, [...] tome X. Contenant sa Vie Symbolique, avec des Figures. Paris, Frederic Leonard, 1685. « Emblème XXXI. Son amour plein de zele, & communicatif à tous », p. 121. Ce livre est paru une vingtaine d'années après la pièce de Molière.
- (79) *L'Homme intérieur, selon l'esprit du bienheureux François de Sales*. Par le reverend père Alippe de la Vierge Marie, Augustin Deschaussé, Prédicateur. Lyon, Antoine Baret, 1657, § LVI. « Pratique de l'Homme interieur, Quand il void le Feu », pp. 428-425.
- (80) Par exemple : « Soit que je porte les yeux sur la forme qui l'anime, & que je considere cette ame admirable, dont vous m'avez pourveu, ses puissances & ses opérations ; certes, il faut avoüer que l'homme qui est l'admirateur légitime de vos ouvrages, est le plus admirable de tous » (*Actions publiques* de M. François Ogier, prestre et predicateur. Paris, 1652, « Panégyrique de Saint Bernard », pp. 162-163. *Actions publiques - François Ogier - Google Livres*).

- (81) Tout ce que son cœur sent, sa main a su l'y mettre, / Mais en termes touchants et tous pleins de bonté, / De tendresse innocente et d'ingénuité, / De la manière enfin que la pure nature / Exprime de l'amour la première blessure.
- (82) Cette métaphore se trouve par exemple dans le livre de Léonard de Mandaré, *Le Théologien*, 1651, 3e édition, Le Théologien françois - Léonard de Marandé - Google ブックス : « la première grâce est un Soleil, qui porte la lumière quant & soy, & qui ne peut estre prevenu que de tenebres [...] cette grâce qui sousleve nostre pesante masse à une fin si relevée, est une illumination intérieure d'esprit, une sainte pensée, une divine connoissance, & une sainte ardeur » (p. 121). Ce livre de vulgarisation semble avoir eu du succès. Son auteur s'opposait à Port-Royal sur la question de la délectation victorieuse.
- (83) Nous nous permettons de renvoyer à notre article « 'Et jamais je ne vis un plus hideux chrétien' ou le diable dans *L'Ecole des femmes* », *Etudes Françaises*, revue du département de littérature française de la Faculté des Lettres de Waseda., n° 10, mars 2003.
- (84) Un plus beau naturel peut-il se faire voir ? / Et n'est-ce pas sans doute un crime punissable / De gâter méchamment ce fonds d'âme admirable, / D'avoir dans l'ignorance et la stupidité / Voulu de cet esprit étouffer la clarté ? (III, 4, 951-955)
- (85) « C'est une école bien secrete, & bien au dessus des sens, que celle où l'on entend la voix du Père, & où l'on apprend de luy à venir à son Fils. Ce Fils mesme parle dans cette école, puis qu'il est la Parole éternelle, par laquelle le Père enseigne de la sorte, et se fait entendre, non à l'oreille du corps, mais à celle du cœur. [...] Or il n'y a point de cœur, quelque dur qu'il soit, qui rejette cette grâce que Dieu par sa pure liberalité répand secrettement dans les cœurs des hommes ; parce que son premier effet, & pour lequel Dieu la donne, est d'ôter la dureté de cœur. Lors donc que nous entendons intérieurement la voix du Père, & qu'il nous apprend a venir à son Fils, c'est alors proprement qu'il nous ôte ce cœur de pierre, & qu'il nous donne un cœur de chair » (*Les deux livres de S. Augustin de la predestination des Saints* [...], Paris, Guillaume Desprez, 1676, chap. VIII, pp. 90-92).
- (86) (Pascal, Provinciale XVIII, *Provinciales*, éd. Cognet, p. 358-359.) Citation trouvée aussi dans le dossier sur les deux délectations, disponible sur Pensées de Blaise Pascal (penseesdepascal.fr).
- (87) Par exemple Matthieu 19 :29 « Et quiconque aura quitté pour mon nom sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses terres, en recevra le centuple, et aura pour héritage la vie éternelle. » (traduction de Lemaître de Sacy).
- (88) « L'amour est une émotion de l'âme causée par le mouvement des esprits, qui l'incite à se joindre de volonté aux objets qui paraissent lui être convenables. [...] Au reste, par le mot de volonté, je n'entends pas ici parler du désir, qui est une passion à part et se rapporte à l'avenir ; mais du consentement par lequel on se considère dès à présent comme joint avec ce qu'on aime, en sorte qu'on imagine un tout duquel on pense être seulement une partie, et que la chose aimée en est une autre. », Descartes, *op. cit.*, Art. 79 et 80, p. 232.

- (89) J.-M. Pelous, op. cit., p. 261-262 : « l'opinion galante hésite : le mariage d'amour lui paraît à la fois une impossibilité de fait et l'éventuelle solution de toutes les difficultés. Les plus résolument optimistes semblent prêts à envisager la possibilité d'une réconciliation. Leur raisonnement est toujours le même : à condition de faire confiance à l'amour, on en peut attendre tous les miracles, même celui, si incroyable, d'un mariage heureux. [...] Pour assurer le bonheur et la tranquillité publique, il suffirait donc d'en référer aux sages conseils de l'Amour. C'est à peu près les leçons des comédies de Molière : elles font à maintes reprises l'éloge d'une mariage "raisonnable" dont la logique finit par l'emporter sur les calculs intéressés des pères. Mais en dehors de comédies, où tout finit toujours bien et des romans qui travestissent à plaisir la vérité, chercher à réconcilier amour et mariage est considéré comme une idée peu réaliste. » L'incompatibilité entre le mariage et l'amour galant est développé aux pages 257-274.
- (90) Même si nous rions aujourd'hui surtout du contraste entre les détails pointilleux du droit matrimonial et les déclarations passionnées qui entourent cette scène, les spectateurs du temps, plus familiarisés avec le vocabulaire juridique, devaient aussi rire du quiproquo du notaire sur les paroles d'Arnolphe.
- (91) Dieu : 43, 102 ; ciel : 141, 587, 603 1004, 1440 ; heur de la destinée : 680 ; Diable : 840, 981 ; Astre : 1182 ; sort : 1197, 1358 ; destin : 1206 ; Fortune : 1456. On peut remarquer l'emploi continu du terme « ciel ».
- (92) « hasard » : 13, 1246, 1285 ; « sort » : 59, 1281, 1310, 1744, 1761. Jamais, à part dans sa dernière réplique, ce personnage n'emploie les mots de « ciel » ou de « Dieu ».
- (93) « Secret. Il se dit proprement en matière de Religion, & signifie ce qu'il y a de plus caché dans une Religion » (Dictionnaire de l'Académie).
- (94) Arnolphe est le seul à vouloir conserver le mystère : « ARNOLPHE. Allons, causeuse, allons. / AGNÈS. Je veux rester ici. / ORONTE. Dites-nous ce que c'est que ce mystère-ci, / Nous nous regardons tous, sans le pouvoir comprendre. / ARNOLPHE. Avec plus de loisir je pourrai vous l'apprendre. / Jusqu'au revoir. » (V, 9, 1726-1730) ; « ORONTE. Et vous allez enfin la [la nourrice d'Agnès] voir venir ici, / Pour rendre aux yeux de tous ce mystère éclairci. » (V, 9, 1758-1759) ; « HORACE. Ah ! Mon père, / Vous saurez pleinement ce surprenant mystère. » (V, 10, 1764-1765).
- (95) Laurent Thirouin. « L'impiété dans le Malade Imaginaire ». *Libertinage et philosophie au XVIIe siècle*, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2000, pp.121-143. <halshs-00098077v2>.
- (96) Antony McKenna, op.cit., pp. 88-89 ; 103-118 ; p. 112, l'auteur recense les travaux sur ce motif, en particulier ceux de Patrick Dandrey.
- (97) Je suis en désaccord, sur ce point, avec Antony McKenna, quand il écrit que « Ainsi l'amour – c'est-à-dire la nature – donne de l'esprit à Agnès, tourne en bourrique le tyran domestique et ses "maximes du mariage" et tourne en ridicule les menaces de "chaudières bouillantes" aux enfers. Ces allusions religieuses sont impertinentes, certes, mais elles ne dépassent pas la désinvolture des premières pièces. » (op. . cit., p.33).
- (98) McKenna, op. cit., p. 143. Sur Molière et l'honnêteté, voir le chapitre que ce chercheur consacre à la

question : pp. 137-150, notamment pp. 143-145.

- (99) Je reprends là la lumineuse interprétation que Laurent Thirouin fait du « moi haïssable » pascalien dans *Croisements d'anthropologies.. Pascals Pensees im Geflecht der Anthropologien*, herausgegeben von Rudolf Behrens, Andreas Gipper, Viviane Mellinghoff-Bourgerie; Universitätsverlag WINTER, Heidelberg, 2005; pp. 217-247 Le moi haïssable, une formule équivoque | Laurent Thirouin - Academia.edu, où il démontre que « la formule invoquée — le moi est haïssable... — ne concerne pas la haine de soi par soi, mais la haine du moi par l'autre : le moi cause de la haine d'autrui. »
- (100) Ces maximes de Grégoire de Naziance sont envoyées par un père à sa fille le jour de son mariage et elles visent à lui gagner un mari fidèle pour elle et pour Dieu, un mariage stable et producteur d'enfants, à défaut de plaisir : le rôle de l'épouse étant de réprimer en elle tout élan qui pourrait déplaire à son mari. Les seules occasions où elle a le devoir de s'opposer à son mari sont les moments où, par « une ardeur insatiable » il voudrait obtenir d'elle une relation physique pendant les saisons saintes. Arnolphe les modifie pour se mettre au centre, à la place de Dieu. On en trouve la traduction par Desmarets dans *Œuvres poetiques du sieur Desmarets* [...], Paris, Henry Le Gras, 1641, « Œuvres chrestiennes », « Preceptes de mariage de saint Gregoire de Naziance envoyéz à Olympias le jour de ses nopces. », pp. 95-103.